

Angela Furtună
LA VILLE BLANCHE

© Éditions Vinea

COLLECTION „ VINEA INTERNATIONAL ”

« **BUCAREST-PARIS,
HUIT LIVRES DE POÉSIE POUR LA FRANCE** », 2017 :

Ilarie Voronca: ULISSE DANS LA CITÉ

Virgil Teodorescu: LA BOUTEILLE DE LEYDE

Maria Banus: SANG ET PAPIER

Constantin Nisipeanu: LA FEMME D’AIR

Angela Furtună: LA VILLE BLANCHE

Paul Daian: NOIR OU NOIR

Fevronia Novac: À LA VIE

Radmila Popovici: LA LAIDE

Coordination éditoriale: *Nicolae Tzone* (Roumanie)

Miron Kiropol, Claudiu Soare (France)

Direction littéraire: *Rodica Draghinescu* (France)

© Editura Vinea

**Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României /
Description CIP de la Bibliothèque Nationale de Roumanie:**

Furtună, Angela

LA VILLE BLANCHE / Angela Furtună.

Traduction du roumain par Constantin Frosin ;

– București : Editura Vinea, 2017

ISBN 978-973-698-533-1

I. Frosin, Constantin (trad.)

821.135.1-1

Angela Furtună

LA VILLE BLANCHE

POÈMES ET CHANTS-POÈMES INCANTATOIRES

Traduit du roumain par Constantin Frosin

Editura Vinea
București 2017

Table des matières

POST-HYPNOTIQUES / 11

LES ÉLÉGIES DE STALINGRAD / 19

VI [s'il y a un Dieu de l'exil...] / 20

VII [au fur et à mesure, une présence bien étrangère
grignote ton âme...] / 22

VIII [ma vie est toute pareille à un fleuve...] / 24

IX [pour brave que tu sois, à en juger
d'après le nombre de morts...] / 26

XII [c'est une chose effarante que de tomber entre les mains...] / 28

XVI [après avoir eu la sensation d'être captive...] / 30

XVIII [le jour où il a commencé à neiger...] / 32

XIX [bien heureux tous ceux qui sentent tout...] / 34

XXIV [à présent, nos tombeaux sont bien vides...] / 38

XXV [fais-en tes délices, maman...] / 40

XXVII [j'ai su faire abstraction du présent, je l'avoue...] / 42

MON PREMIER KADDISH

(textes sauvés de l'exode) / 45

heureusement que je suis belle et poète / 46

je mourrai pendant mon envol-même / 49

face tournée au néant / 52

j'irai chez Dieu pour les chants de Noël / 53
une journée intensément coloriée d'été / 55
mon petit Kaddish / 57
la première couche de la cristosphère
(ni la seconde fois non plus) / 58
la couleur des pas qui ne laissent pas de trace / 59
l'arbre / 62
je n'aurai plus de temps, moi / 64
les mystères d'ilissos / 67
qu'est-ce que j'ai appris grâce au chemin
qui me prodigue des conseils en chuchotant ? / 68
pareillement à une blanche chemise
s'envolant depuis le pont mirabeau / 71
au sujet du sommeil d'un cheval blanc
dans le mouchoir à monogramme
ou le poème de la résistance par la culture / 74
l'on sait qu'on se doit d'attendre / 79
parce que personne n'a eu la curiosité de s'approcher de toi
comme d'une prémonition / 81
avant de prendre de l'âge et de devenir démente / 83
à capsá, après le voyage à l'étranger / 88
je ne m'éloigne pas de vous,
tout juste je me détache de moi-même / 91
rituels d'initiation / 93
I. l'on doit savoir que dans la froide fable des propos / 93
II. ces livres écrits dans l'attente de la mère / 95

- III. *tu te retrouveras revêtue de papyrus, de parchemin et de papier* / 97
- IV. *je ne saurais me dédire que de mon état d'ange* / 100
- V. *zeus et héra trébuchant sur moi-même* / 104
- à ceux qui ne sont pas prêts à voir,
afin qu'ils restent à jamais dans l'insondable / 108
- I. *j'ai attendu le déroulement de plusieurs vies* / 108
- II. *ces gens qui ont édifié un trauma par leur passage* / 109
- III. *ne pensez-vous pas qu'on soit nous tous le sens de tout ce
qui n'a plus aucun sens ?* / 110
- IV. *pourquoi le seigneur est-il tellement seul, mais moi non ?* / 110
- V. *la bête sauvage qui vous pousse à écrire* / 112
- de la solitude de celui qui est inapparent / 115
- I. *des bras absents embrassant celui est inapparent* / 115
- II. *des mains esseulées lorsqu'elles éteignent la vie* / 116
- III. *des mains ombres dans le nouveau corps* / 116
- IV. *des mains donnant la chasse aux nuages* / 117
- V. *mains fluides protégeant celui qui est inapparent* / 117
- VI. *mains en train de se recueillir sur un signe* / 116
- VII. *des mains là qui se résignent* / 118
- VIII. *les mains à partir desquelles l'inquiétude* / 119
- IX. *ces mains s'accrochant à ceux qui s'effondrent* / 119
- X. *des mains qui se perdent dans la nappe d'eau* / 120
- XI. *des mains bien jeunes au matin* / 120
- XII. *ces mains-ci le seul rivage où j'aborderai un jour* / 121
- XIII. *des mains qui prennent un humain dans le piège des débris de mots* / 121
- XIV. *des mains sans souvenirs* / 122
- XV. *des mains guérisseuses dans des bourgeons de douleur endormie* / 122

- XVI. *dentelle de mains à l'abandon* / 123
 XVII. *ces mains vivantes oiseaux se heurtant au ciel* / 123
 XVIII. *ces mains considérant la terre* / 124
 XIX. *les mains accolades lesquelles n'embrassent point* / 124
 XX. *ces mains polissant le crâne d'un ver d'ange* / 125
 XXI. *le rendez-vous des mains avec l'inquiétude* / 126
 XXII. *ces mains qui décryptent l'énergie de la prière* / 126
 XXIII. *ces mains domptées par le fouet du sang en route vers la liberté* / 127

LES ÉLÉGIES DE L'EST SAUVAGE / 129

le sommeil en corpus hermeticum I.
 il convient de comprendre. et en comprenant
 d'admirer et d'être heureux / 130
 entre les deux, il n'y a pas de troisième.
 c'est ainsi qu'il convient de regarder / 132
 un poisson qui perd sa peur de l'air.
 jeux et jouets sadiques / 134
 je voyais que dans l'eau le feu ne brûle pas
 et n'illumine pas non plus / 136
 sauvée à grand-peine de mon corps. vie de nombre
 à bien de zéros / 138
 une bête sauvage évitant la nécessité.
 une maison est tout juste / 139
 ces âmes emmurées dans des corps
 qui ne leur ressemblent pas du tout / 140
 le réveil dans corpus hermeticum II.

rats et occasions capables de donner le change / 142
la veille et l'exode des interrogations / 144
tel un philosophe autiste, l'obscurité / 145
la décomposition en jeux du corps hermétique / 146
ce que l'on voit et l'on entend en soi / 148
car elles recommencent toujours
ce qu'on ne saurait accomplir / 150
séparation, acquiescement discourant
sur le commencement / 152
les lettres sur lesquelles prennent appui
deux injonctions parallèles / 154
postures d'état de siège. Déconstructions / 155
l'acceptation du tragique. la perfusion.
la communion / 157
des histoires portant sur trop d'hémoglobine.
génèses et évasions / 158
la chute d'aristide. le sang s'épanouissant / 160
tu n'oublieras pas ces noces ensanglantées / 161
ces patries spirituelles dans corpus hermeticum III.
le sang de l'alouette / 163
des asters attirant chiron
le guérisseur / 165
le seigneur est ce filet de voix
auquel s'accroche l'appréhension / 167
grand-mère mordait le seigneur et
fendait l'enfance en deux / 169

concernant la sortie du rêve de dalit.
de l'origine de l'hermétisme. des couleurs / 171
délivrances qui lui confèrent une consistance.
le poète captif de la syntaxe / 173
clutch. quand quelque chose est difforme ici-bas.
shtetl désert / 175
le vagabond céleste. quand ce qui se
voit ne scintille plus du tout / 177
les retrouvailles du corps dans la massa
confusionis. anxiolytiques à l'intention
des incarnations / 178
ébauche de putain idéologique dans le pays
des utérus gonflables. les esclaves / 180
le protecteur des enfants de cendre.
le rêve du nouvel an / 182
clivage, l'écran sur lequel la bête fait voir son visage / 183
son éclat avait commencé à pâlir.
sevrage avec dieu lors de la décarcération / 184
en obstruant la bouche des utérus. tiré de son sommeil,
un lazare féminin en état de grossesse / 185
l'abattoir d'images sacrifiées. celui qui
voit est celui qui ne sait pas / 187
tout en pâlisant, son éclat augmentait. le ciel se
serrait autour de son nombril / 189

Amgela Furtună / 191

Références / 195

POST-HYPNOTIQUES¹

¹ (Éditions TIMPUL, Iasi, 2013)

tels sont tous pareils ceux qui ont fait l'aveu d'écrire
au sujet du moment qui établit l'ordre des choses
de la manière dont il vient en se démenant dans la pierre
et en secouant son sang caillé au-dessus
du temps absolument interchangeable en nous leurrant –
en buffle
au silence de l'après-midi

habiter un livre qui s'écrit de lui-même
parce que dehors tout est absence de vérité
alors que son noyau est vraie vie
la lumière n'existe que pour celui qui la voit
aussi longtemps qu'elle fleurit et s'étiole
foyer de veille –
résigne-toi à vivre, et tu en guériras par l'écriture

l'avantage d'être un homme libre
les livres m'embrassant de leur corporalité littéraire –
tous les jours il y a quelqu'un qui cherche après moi
qui est au courant de ma mort dès ce soir
et ne saurait se décider de la suite donnée à mon absence

**l'ange et l'effet Genovese. de tout ce qui reste à la mémoire après
l'hypnose réduisant à l'absurde l'être vraiment libre**
ô, lourde cloche, dont il perce juste mon harmonie à l'encontre
de la disharmonie du monde fou
voix éteinte uniquement par un amour frénétique
pour tout ce qui est libre et vivant,
paroles qui se réveillent du murmure édénique et reviennent chez elles
à l'instar des hypostases de celle qui est morte
et a ressuscité plusieurs fois

voyage depuis le signe jusqu'à la vie
comme si un poète venait chaque jour prier devant un rocher
qu'il tire de son sommeil minéral grâce à la force de ses paroles
animation

soit une pomme, soit un miroir dans l'embrasure de la fenêtre,
car si c'est un homme, il portera fruit,
et si c'est une femme, elle verra seulement par l'esprit,
et la seule vie permise est l'exil, comme signe du retournement –
bourgeons d'Ukronia Divina –
ce sont des choses qui se trouvent exactement dans mon esprit
afin de maintenir cette muraille-là qui me sépare d'avec le monde
mais aussi cette aile qui lui fait obstacle –
j'ignore comment mes chemins n'aboutissent jamais
aux personnes alentour, aux couleurs diluées, manquant tellement
du sceau de leur vérité,

mais uniquement aux histoires de séparation,
chacune de ces histoires se faisant l'écho d'un cœur
calligraphié aux pouls de l'être
une épiphanie véritable de l'auto-illusion, direz-vous –
parce que je trouve plus importante la lettre écrite pour plus tard,
la douleur du refus est plus véritable que l'acceptation –
je balaie le jardin, fais des parterres fleuris,
élague les mauvaises herbes,
fais bouillir le thé et tamise la farine, écris parfois
sur le sens de la survie,
parle peu – surtout avec les chats de gouttière –,
au sujet de tout ce qui reste à la mémoire après l'hypnose réduisant
à l'absurde l'homme vraiment libre :
un désert
peuplé de statues allégeant le fardeau du miracle
de même que les paroles réduisent la pression des pensées

les anges n'existent que pour que nous nous imaginions
de nous trouver
en guise de témoins
parmi les choses essentielles :
au Nord, on sort tous de nuit pour regarder les étoiles en badauds,
on parle avec accent et l'on balbutie,
les paysans sifflent et battent le tambour en imposant un rythme
pour l'exploitation d'uranium de Crucea,

pour la mise en coupe réglée des forêts
et pour l'exploitation dans les champs de travail forcé
de la patrie mère
en rouge et en vert est-elle habillée –
les paysannes gonflent leurs narines pareillement aux louves,
pour humer l'odeur en provenance des Russes ou des Ukrainiens
et pour cacher dans le foin, parmi les veaux, leurs enfants,
dans les bibliothèques des grands-parents s'amoncellent
des livres secrets sur les bannis
sommets de l'art roumain libre – que leurs noms soient loués,
Brâncusi, Enescu, Ionesco,
Lipatti, Lovinescu, Goma, Palade, Lupasco,
Nicolescu, Cioran, Horia, Cuza, Brâncoveanu
que le mal du pays a rendus fous à l'étranger,
dans un siècle de bannissements –
éparpillement,
l'après-midi déborde d'arômes de sapins, d'érables, de bouleaux,
l'air a le goût des coings ou des buis, enfermé dans les pots
à confiture faite des fruits
sauvages cueillis par nous dans la forêt voisine
du village éparpillé à flanc du coteau de Feredeu,
il coule partout le verre le long duquel glissent les nervures
d'une icône chrétienne,
on entend grommeler les faucheurs et les moulins,
les filles déglinguées par un froid de loup,
entre les gens il prend corps un exterminisme culturel
de mauvais voisinage,

lequel finit par coups de couteau, de fusil et déportations,
les vioques portent des géraniums au cou
et se couvrent de noirs fichus,
le ciel est toujours bleu violet et débordant de masques,
et si l'on fait attention, on voit là-haut, les jours sans nuages,
le trou du drapeau de la Révolution,
l'important est que ne nous tombe pas sur la tête
où la cigogne s'enfonce tel un javelot

les anges ne viennent que si je veux ne plus m'appartenir
et ne plus me dédire de tout exil –
l'ange numéro 1 se présente et me dit, comme à une amazone :
si je te barre le chemin et te coupe la joue gauche,
mais le nichon gauche aussi,
toute ton énergie s'accumulera dans ton côté droit.
et si je te coupe les paroles,
toute l'énergie de ton esprit s'amassera dans la selle turcique
à l'instar d'une source froide de montagne.
je lui réponds que personne n'a jamais osé s'attaquer à un ermite :
moi, je suis l'arbre vieux de mille ans, monsieur l'ange

ensuite je ris, comme tout enfant, sous les corolles
me protégeant de l'ignescence,
je ris et évite son avancée,
parmi les autres bêtes de somme

je me vois dans l'homme chemin faisant vers sa casemate,
rien d'autre
qu'une bestiole poursuivie par les paroles telles
des commandements irrationnels –
c'est ainsi que je traverse les montagnes cap sur le ciel de malachite
(tel que le voyaient les femmes de David Friedrich
dans Lever de lune sur mer)
et je prie avec ferveur pour chaque étranger que je croise,
car je sais qu'il doit livrer bataille, lui aussi –
assiste-le, seigneur, et moi aussi
pour qu'il puisse plonger et se relever mille fois,
pour qu'il soit banni, ensuite imploré pour rouvrir
les yeux sur le soi gaspillé,
pour qu'il soit d'abord déchiré, ensuite recollé
de tout éclat et brisure, avec soulagement,
pour qu'il soit délivré et pour reprendre possession,
en toute douceur, de son sang,
de son nom et de son pays,
alors que les autres, ses oppresseurs, deviennent fous
et s'en vont en fumée –

il n'est que les choses essentielles qu'on recèle dans son cœur,
juste là, tel un butin,
il est un nid débordant de nos êtres transgressifs
quelqu'un fourrage dans le peloton de lumière

dévide des histoires où les personnages guérissent
leur auteur d'agoraphobie
et me revêtent chaque jour du vêtement propre
et des souvenirs perdus
après mon bannissement
de mon pays imaginaire

LES ÉLÉGIES DE STALINGRAD¹

¹ (Éditions Vinea, Bucarest, 2017)

VI

s'il y a un Dieu de l'exil
et Tu n'es pas celui-là, Seigneur,
cela signifie que la véritable patrie de l'homme banni
c'est bien la voix intérieure qui le tient en éveil
dans le néant

et pourtant, il n'y a plus que nous deux dans ce bas monde
Toi et moi –
entre ma vérité à moi et Ta propre vérité
cette chimère, qui nous interdit de séjour et
qui nous délivrera : moi, de la mort éternelle
Toi, du fardeau d'être seul
avec tous
pour tous
et par tous

ceci est une route des glaciers
s'insinuant dans le sang des soldats envoyés à la mort
à l'instar des saints mandés au cœur des volcans
embrassant l'un l'autre leur propre apparition

comme une belle-mère ou marâtre
dont on va venir encore une fois au monde

au moment où nos vies vont craquer comme des
scarabées au beau milieu de la steppe, Seigneur,
ne nous gronde pas pour nous être égarés
ainsi que pour être trop loin de la maison
comme pour être situés trop près de Ta folie

VII

au fur et à mesure, une présence bien étrangère grignote ton âme
et en recrache les restes comme si elle mangeait des graines
à la longue, on commence à se rendre compte
que tout ce qui avait eu l'air d'une victoire
n'est rien d'autre qu'un simple échec
alors que l'âme qui te reste en partage
n'arrive plus à remplacer ta patrie –
puisque le glacier déborde de chameaux bleus
dans le désert

qu'est-ce que tu as bien pu sentir là-bas,
figé pareillement à Socrate
dans ton propre magnétisme,
les jours où, autour de toi, ont commencé à s'amonceler
les tas de selles en l'absence des chevaux
les tas de bottes dépourvues de jambes, dépourvues de moelle
les monceaux de corps dépourvus de têtes
les fourmilières d'yeux dépourvus de lumière
les recoins creusés dans de l'or dépourvu de rayons
rayons manquant de soleil
soleil manquant de nuits

tu entrepris de compter les jours dans l'ordre de leur arrivée à présent,
c'est-à-dire du ponant au lever du soleil
et non pas du lever du soleil au ponant ?
tu as finalement compris être arrivé à un point d'où
il ne bifurque plus aucun chemin de retour ?

qu'en est-il lorsque
la maison paternelle, les êtres inutilement sacrifiés,
les propos et la patrie
perdent toute signification
pour la bonne raison que tu te trouves au bout du traquenard
et ce que tu vois tout autour
ce sont les grands yeux de Dieu notre Seigneur
heureux de ce que tu penses à Lui
comme à une balle qui n'arrive plus

VIII

ma vie est toute pareille à un fleuve
lequel charrie, remonte vers chez nous
deux glaçons – deux cubes de glace,
aujourd’hui le sergent et l’évangéliste sont deux véritables
tendres animaux
à travers lesquels l’émotion passe comme un ver de terre

pareillement à toute condamnation à mort
la philosophie du héros inconnu avait été bien simple :
hé, Moscou, rendez-nous notre Bessarabie !
comment est-ce à dire : rendez-nous ? aboyait Staline
vers son chien fidèle
ses petites pattes tranchées par un coup de main
chauffaient son oreiller
les nuits où il dessinait des prisons et s’enivrait à coups de vodka
et tout un chacun autour de lui priait
tous les diables
et se mettait les doigts dans la gorge

Seigneur, la pointe ne T'est pas encore parvenue
ni la chanson
ni la tête de Jean, quand à travers les orbites de ses yeux
le cheval a sucé son cerveau et a pris la fuite
par le seul corps qui continuait à grandir dans les airs
pareillement à un saule dans le paradis volé

à un moment donné, l'évangéliste Jean a arrêté d'écrire
et a demandé au commandant de l'embrasser fort
jusqu'à ce que son sang arrête de raconter :
s'ils n'avaient pas perdu la vie, mes frères auraient eu des barbes
dont ils auraient pénétré les oreilles de leurs femmes
de filles qui ne sont pas capables d'apprendre à devenir femmes
sinon en prenant à bras le corps les bruits décroissants
qu'on entend dans les entrailles de la terre
comme les pissenlits qui poussaient en une seule nuit
directement des mitrailleuses et des trous débordant de poumons
pulsatiles tels des volcans de boue

Seigneur, où étais-Tu lorsque les sillons aux environs de la ville
étaient creusés par les griffes des milliers de cadavres
obligés à se traîner d'eux-mêmes vers le paradis
en portant dans leurs besaces le mauvais pays et l'enfer sur terre ?

IX

pour brave que tu sois, à en juger d'après le nombre de morts
que tu as sauvés de l'absence d'un idéal,
on n'en est pas moins fait pour être seul et écrasé,
rien ne saurait te rendre meilleur
sinon la complicité avec l'obscurité
laquelle eut lieu un certain jour, dans ta jeunesse, quand tu palpais
les limites de la liberté en campant le rôle du bourreau –
car c'est ainsi seulement, en prenant à partie son propre péché,
qu'on peut connaître
le feu de la lumière et la peur
du très haut Dieu
ou du moins la peur de la vie

la guerre n'est pas simplement une manière
de supprimer une vérité collective
par sa négation
et non pas par l'oubli,
mais surtout un combat livré contre soi-même
au bout duquel il ne t'attend rien d'autre que
la gloire de vénérer des cadavres –
mais pourtant l'on ne saura jamais vraiment
qui est mort pour de bon, en réalité :

ton ennemi, pour avoir deviné ta trajectoire,
ou soi-même, lorsqu'on (se) survit avec le trauma
de s'être donné la mort, en fait, par l'hypnose
d'être soi-même l'autre

Seigneur, c'est vous qui me le dites,
il y a une joie consistant à tuer et une joie consistant à ressusciter,
mais seulement celui qui a été sevré d'amour
de même qu'on prive un bébé du sein de sa mère
saura ne jamais rater sa cible –

au moment-même où tu as engendré l'univers,
tu pouvais faire encore, Seigneur,
après le monde invisible et le monde visible,
encore un, d'irrévélé :
le monde de ces guerres menées par les humains
à qui tu ne saurais plus pardonner,
car même Toi, tu en ignores parfois le remède
comme tu ignores si ce fut ou non une folie de créer
l'humain aliéné du monde
ou alors le monde plutôt aliéné de l'humain

XII

c'est une chose effarante que de tomber entre les mains
du Dieu toujours Vivant
et de ne pas flairer le mal qui te tente avec la gloire
comme avec les grains d'or,
mais à la longue le temps te substitue par son froid, par où il faut
passer comme si tu entrais dans un tunnel où ton cœur cesse de battre
mais commence à te chuchoter :
ne vois pas
n'entends pas
ne goûte pas
au mal que les autres t'ont fait à toi
puisse t'embrasser le seul mal que tu as fait aux autres
éternellement vivant dans sa chaleur d'animal qui se nourrit
de ton âme sauvage

Seigneur, Tu avais l'air plutôt fatigué qu'infini
avant que les hommes ne se réconcilient
avec le tranchant de leur route
vers Stalingrad,
et avec la prière prononcée avant de se perdre de Toi,
quand Tu leur promis
de ne voir

ni d'entendre
ni de sentir leur épouvante, en disant :
la vengeance est dans Mes cordes
Je récompenserai
tout ce qui vous est arrivé

alors je compris le commencement
grâce à cette fin-là
quand on se réconcilie d'abord et seulement ensuite on se frappe,
en chantant –
j'ai pensé qu'il y eut certain philosophe qui avait souhaité
éliminer la poésie attristante hors de la Cité
sans pour autant réussir,
de même qu'il y a eu un Dieu qui a absolument tenu
à bannir la quérémonie de la terre
de l'histoire qui fut celle de mon peuple
sans pour autant réussir

XVI

après avoir eu la sensation d'être captive
à tous les moments de ma vie,
je suis en passe de me convertir à Ton temps, Seigneur,
parce que je n'ai pas retrouvé mon pays
même après avoir rendu l'âme pour lui
pas même après être ressuscitée pour ses ennemis :
Ta cruauté m'a métamorphosée en bouc entravé
dos tourné à la Volga
quand Tu es venu pour me prendre
tout d'abord les yeux,
ensuite le nez, les lèvres et la langue
et finalement, l'audition de la musique
interprétée par mon inquiétude
tout en contemplant l'éternité comme un état de fugue –
et pourquoi donc, en Ton absence,
chaque mort qui m'oint aujourd'hui de son regard
à l'instar d'un nard sauvage
ressort de moi encore plus aventurier
et suicidaire
tout en creusant dans mon esprit une crèche sublime
pour le temps où il ressuscitera ?

ce n'est qu'en exil que j'ai compris que j'avais
quelque chose à défendre
parce que aussi longtemps que le temps signifie du sang
je ne suis plus qu'une scintille à même de dissiper l'obscurité
habitant mon chez moi :
ce n'est qu'une manière de me démener dans l'épervier
tout plein de prisonniers
qui charrient à la traîne, tels des poursuivieurs,
tant les fosses communes
que la nostalgie des paroles prononcées dans la langue
d'une terre enlevée à son berceau

XVIII

le jour où il neigea des flocons rouges

le jour où il a commencé à neiger
j'ai rêvé de l'enfer et j'y suis descendue
j'ai pénétré mes plaies de mes mains
en trifouillant après la neige
il y avait des perce-neige qui poussaient à même le gosier des loups

ô, à moins de toucher à la mort
comme à une nourrice en train de bercer
ton corps ;
ô, à moins d'en sucer les tétons
de la douce musique de ton état de pourriture ;
ô, à moins de toucher à ses lèvres sèches
de ta langue enflée par le sel ;
ô, à moins d'apprendre à la caresser
par dons et anathèmes,
alors on n'est simplement qu'un navire voguant à la dérive
sur une mer qui n'existe pas du tout

mes pas mesurent aujourd'hui la seule trace de l'encerclement
les distances intérieures
séparant le cercle de gaspillage
et le cercle de la tristesse
je suis un pèlerin qui escalade
une échelle en argent
appuyé au ciel disparu durant les bombardements

j'ai écrit une lettre à maman
au crayon encre mouillé dans mon sang
puisque la première chose à avoir perdu à Stalingrad
ce fut le crachat :
maman, quand tu seras assaillie par le froid
ce sera signe que notre lignée a commencé à s'éteindre
telle une cloche laquelle n'entend plus Dieu chuchoter,
et si le feu va te réchauffer
c'est que j'ai brûlé à cause de l'ardeur d'un ange

XIX

*les 7 bonheurs de Stalingrad, confessés
par le sergent Ion à St Jean l'Évangéliste*

1. bien heureux tous ceux qui sentent tout
comme si le désert
était là, en eux !

lorsque la mort se porte à ma rencontre
et voit que je suis comme elle
elle est seule à s'en réjouir et s'enfuit

bien heureux tous ceux qui sentent tout en l'Un,
autrement meilleur dans la mort fulgide
que durant la vie,
ce sera à eux la Résurrection !

2. bien heureux ceux qui ont leur propre monde !
certain cœur bat pour l'extérieur
certain cœur bat pour l'intérieur
bien heureux ceux qui regardent au miroir
et ils n'y voient rien,
d'autant plus accompli leur passage
à travers Toi, Dieu !

dans l'autre monde il n'est pas de fosses communes
juste une bouche débordante de la terre
où maman a planté une icône
et a fini par verser une larme

heureux tous ceux qui sont trahis
par les hommes, non pas par les chimères,
ce sera à eux le noyau des contrastes

3. heureux, ceux qui sont remplis d'espoir !
c'est de leur propre âme
que sortira
la mort tout à fait jeune

afin de laver ses pieds
en criant :
tu ne te consumeras jamais, Jérusalem, de langueur,
à cause de mon sang
et l'espérance fleurera
tout comme l'herbe !

4. bien heureux ceux qui meurent
en s'avançant parmi les anges !
personne ne leur enlèvera
la vérité de leurs yeux
au moment où ils arriveront à revoir
cette terre-là promise

bien heureux tous ceux qui grimpent
sur l'échelle en argent
chez la Bonne Mère en deuil !
ce seront à eux le corps et le sang
de toute parole

bien heureux tous ceux qui ont des verbes
à la place de leurs cœurs
et des chants à la place de l'esprit !
ils pourront voir le Seigneur
et n'en mourront pas

5. bien heureux tous ceux qui attendent la lumière
afin qu'elle inonde leurs cœurs congelés !
l'heure de la mort
ne les fauchera point
la brûlure de la parole
ne les anéantira pas

6. heureux ceux qui sont inaudibles !
dans leur mutisme ils mettent le feu aux propos issus du dégel –
fort de ce feu invisible, pris au ciel,
je reviens près de mon miroir

lorsque la mort se porte à ma rencontre
et voit que je suis comme elle
elle est seule à s'en réjouir et s'enfuit

bien heureux ceux qui sont verrouillés dans le regard de l'ange !
au moment où la mort foncera sur eux,
ils seront Lumière et Vérité !

XXIV

à présent, nos tombeaux sont bien vides
pareillement à des orbites d'yeux qui voient mais
ne se laissent pas voir
lorsqu'il n'y a plus ni maintenant, ni ici
juste moi et le moment où le feu s'est abattu sur nous :
j'ai entendu mes os craquer
ma peau se craqueler
mes poumons siffler
mon cœur bouillonner
les livres de prière emportés par le courant du fleuve
tel un pont flottant
lequel nous ramenait à la maison

on ne s'est jamais révoltés nous autres contre nos propres faiblesses
pas même lorsqu'on aura compris qu'on allait mourir terriblement
à l'instar des apôtres
car Pierre a été crucifié
André a été crucifié
Matthieu a été jeté dans une chaudière d'huile bouillante
Jacques, fils d'Alphée, a été poignardé
Simon le Zélote a été crucifié

Philippe a été pendu la tête en bas
Jacques, fils de Zébédée, a été massacré
Jude Thaddée fut tué à coups de flèches
Barthélemy a été crucifié
Thomas a été pris pour cible pour le tir à l'arc
Matthias a subi les affres de la mort
le seul Jean l'Évangéliste a eu la chance de passer
doucelement du sommeil nocturne au sommeil éternel
en rêvant de ma mort sur le bois

et je n'ai rien su quand l'épervier est tombé sur nous
en nous prenant dans ses rets,
et je n'ai pas su quand le serpent nous a mordus
au moment où je croyais l'avoir dompté,
comme j'ai ignoré que l'oiseau volant dans les airs
a répandu nos paroles de par le monde,
et n'ai rien su quand le vent nous a détachés
de la chaîne des animaux enragés,
et n'ai rien su quand la nuit nous a remplis
de même que le bonheur de voir que le bûcher allumé de nos vies
restera à veiller
sur vos vies à vous

car tout n'est rien d'autre que vanité
et l'homme aliéné, et sa patrie dévalisée
tout en passant d'une obscurité à l'autre
avec la joie de la résurrection

XXV

fais-en tes délices, maman
ma vie consiste en la prière que je fais
à ton intention –
fais-en tes délices, papa
ma vie consiste en la prière que je fais
à ton intention –
fais-en tes délices, mon enfant
ma vie consiste en la prière que je fais
à ton intention,
mais voilà que la physionomie de ce monde passe
par moi vers vous,
mais voilà que la physionomie de ce monde passe
à travers mon tombeau de Stalingrad

j'ai toujours senti que j'étais aimé
même lorsque j'ai reçu là, dans la taïga
en cadeau de Noël
la mort de moi enfant
non encore née

l'étonnement d'être tellement vivant
lorsque je m'éternise aux pieds de la croix
comme Marie
la Madone des Prisonniers
et je ne voyage plus que par la pensée vers la patrie
que je ne reverrai plus jamais,
ma place là, chez moi
où maman et papa
ont taillé pour moi un berceau de héros –
au moment de descendre,
je les entraînerai tous à ma suite

tout ce que j'ai fait, ce fut de m'éloigner
de la lumière de l'homme charnel
et de m'approcher au plus près du propos
qui le décompose en Soi –
au moment de m'élever,
je les entraînerai tous à Ma suite

XXVII

j'ai su faire abstraction du présent, je l'avoue,
suffisamment désespéré et confiant
dans la réalité qui se voit à travers la fenêtre du mythe –
j'ai su abandonner les complications
susceptibles de survenir lorsqu'on scrute le regard des humains –
désignés pour mourir à ta place –
j'ai compris pourquoi la preuve de l'évangile a eu un point de départ :
le sépulcre vide –
j'ai compris alors que c'est par moi que Dieu retournera chez Lui
dans les fresques de Voronet
à l'heure où les vieilles gens font les foins, et le jardin de fumée
s'épanouit sous les plantes de pied des femmes –
et tout ceci, je l'ai vu en effet
quand le soleil tantôt se cachait, tantôt fonçait sur moi
tout comme l'Oiseau Calandrinon
mon compagnon de voyage vers Stalingrad
je m'imaginai aboutir à Jérusalem
pour apprendre à devenir tant le chasseur que le fauve

il y a tant de cités que j'ai parcourues
et aucune d'elles ne s'est effondrée tout à fait
par murailles faites de cris bien humains
donne-moi, Seigneur, mon âme à moi
et dispose-la sur Ton sein, va
pour m'éviter la méchanceté
et le pénible étranger
et dans l'éternité de tout
la miséricorde divine verse sur nous

à présent je reste au-dessus de vous
en pardonnant à tous
et me suspends au fil des contes de héros
telle une araignée
à la toile d'un temps incompréhensible

MON PREMIER KADDISH
(textes sauvés de l'exode)¹

¹ (Éditions Integral, Bucarest, 2016)

heureusement que je suis belle et poète

je fus expulsée de ma-propre-maison-de ma-ville-de mon-pays-
de ma-propre-pauvreté
parce que je refusais de désertier mon propre monde,
parce que je faisais peu de cas des idées du troupeau,
parce que je provoquais des insomnies à mes critiques et à mes juges,
parce que je provoquais avalanches et cascades,
et surtout parce que j'écoutais au téléphone
de nuit
le printemps venir en Australie
ou le soleil se lever au-dessus d'autres mondes libres
et, certes, non pas en dernier lieu,
parce que j'avais mon propre chemin jonché de pierres

on a fini par m'enlever jusqu'aux tiges dont
en guise d'ongles en deuil
je rongerais les limitations de mes jours jusqu'au sang
puisse périr la mite qui se nourrit de sa propre période de garantie !,

s'écriait depuis le peloton d'exécution la juge un peu dingue
aux côtés des hommes d'Etat et des animaux sauvages
qui ont sucé le sang et les richesses
d'un pays sodomisé et bien froid
appelée la Pauvre Roumanie

à présent j'habite dans l'aire corticale droite
d'un personnage sans domicile fixe et sans citoyenneté
créé exprès à mon intention
afin de pouvoir me mirer dans le miroir cassé
histoire de voir depuis le bout inverse de la longue-vue
combien doux est le dor de l'exilé
par les sbires et bricards du monde des imposteurs
mais bien accueilli par les prisonniers et les martyrs

on m'a enlevé mon arbre de sous mes fenêtres
et l'on en a fait un enclos,
mais moi, j'ai mis un ciel à sa place
en vue des pigeons

l'on m'a enlevé l'herbe sur ma tombe
que j'ai remplacée par un livre
les bandits m'ont privé de ma maison
que j'ai bien remplacée par une aumône faite à la patrie

lorsqu'on a voulu m'enlever et les mots et le nom
j'ai planté en terre tous mes poèmes
de la sorte, quelques enfants sains ont pu venir au monde
dans les maisons de certaines femmes stériles

heureusement que je suis belle et poète
au pis-aller, je suis vivante et écris loin de ma maisonnette

je mourrai pendant mon envol-même

*à Riemer Haim, le professeur qui m'a appris
que l'on ne vit que tant qu'on sait comment
s'y prendre pour se demander : pourquoi*

l'idée que je mourrai
pendant mon vol-même
pousse en moi avec l'intensité d'un arbre
que personne ne regarde lorsqu'il s'épanouit

je réfléchis à ces inconnues par lesquelles
l'équation de ma trajectoire détruit son hyperbole contre un mur
et je commence à cueillir à même la queue des comètes
les fraises sentant bon le goût d'interrogation

pourquoi n'ai-je pas ramassé à même l'auvent du matin,
quand le temps m'avait l'air d'un confesseur fidèle,
l'intonation hésychaste par laquelle les propos se survivent ?

pourquoi ai-je arraché trop tôt d'entre les dalles de pierre
les touffes d'herbe polaire
tout en laissant que la mélancolie grignote sans nulle gêne
tant les rochers
que le gouffre béant séparant les humains ?

pourquoi me suis-je inclinée devant les illusions
tout en comptant le long du fil d'eau aveugle
les coquilles par le truchement desquelles la mémoire
annihile notre élan ?
pourquoi n'ai-je pas compris ce que les yeux de maman me disaient
lorsqu'ils avaient atteint la température de l'icône
lors du lever d'une étoile filante ?

pourquoi est-ce que je prie tous les jours pour une belle mort
alors que la seule mort qui me fait défaut
est l'heureuse folie de l'égophilie ?

pourquoi est-ce que je m'accroche à l'hologramme du regard intérieur
alors qu'à travers ce halo imprévisible
le rien est le seul à passer ?

pourquoi est-ce que je tambourine de mes vieux doigts sur le comptoir
de derrière lequel jaillit la fumée suffocante
des bouches qui trompent la mort de la poésie ?

pourquoi est-ce que je n'ai jamais atteint à la plus haute note du nerf
qui nous réécrit tous par une calligraphie de sismographe
dans le livre mortel des hédonistes
lorsqu'on nourrit l'humanité de bien d'histoires ?

pourquoi est-ce que je n'appris pas à temps que dans mon âme
il pousse encore une âme et encore une
et ainsi de suite
jusqu'à ce que je fusse devenue juste une lettre griffonnée
sur une âme étrangère
aux côtés d'autres propos falsifiés ?

pourquoi ne me suis-je contentée de contempler mon seul sommeil
à l'exclusion des réveils,
en dénombrant jour après jour
les pas profonds par lesquels je suis descendue sans cesse
le long d'un seau débordant d'éclats de miroir ?

pourquoi est-ce que je suis partie trop tard de chez moi
en n'emportant que la dot de la senteur des coings
des photos de groupe immortalisant des femmes mortes ?

pourquoi n'ai-je pas lavé mon visage tous les dimanches
de l'incandescente fraîcheur de la prière
visant à me faire jouir de ma tranquille éternité
comme on jouit d'un lopin de jardin voltigeant ?

où est-ce que se sont cachées les pupilles par lesquelles
tout se voit différemment
tout à coup
et pourquoi n'ai-je pas su à ce jour
me remettre en question moi-même après chaque lever du soleil ?

face tournée au néant

au moment-même où le professeur finit sa dissertation
concernant la mission des statues de critiquer le présent décadent
il s'ouvrit face tournée au néant une tranche d'univers
laquelle pouvait être tant une porte
que la base cachée de la modernité
et un sexe de femme gestante
et un signe de pensée originale
ou un portail de l'océan web

les élèves et les anges,
en réunion avec tous les apôtres et les bourreaux se tenant
eux aussi face tournée au néant,
eurent si peur, qu'ils se cachèrent
sous les bancs dans un trou de souris
intériorisés et captifs en eux-mêmes

personne n'entendait perdre
...les ismes / le canon / la manière
la virginité psychologique
et quelques autres edelweiss poussant dans une victime
face tournée au néant
et dos tourné à la beauté perdue de l'être

j'irai chez Dieu pour les chants de Noël

pour Raluca

une fois de plus et encore une fois
je trempe mes doigts dans de la résine
dans les œufs que l'oiseau de la solitude
pond de nuit sur l'écorce du sapin
en pyrogravant ensuite des messages sur leur coque
afin que les passants puissent apprendre
combien de parenthèses aphoristiques
un oiseau peut ouvrir de son bec

le lendemain j'attacherai les branches du sapin
à l'aide de la corde de mes états tyranniques
à l'instar des mâchoires d'un jeune mort
qui pourrait encore parler depuis l'antichambre des douanes
de la manière dont les morts continuent à boire de l'eau
à partir des gouttes de sueur que les nuages absorbent
depuis nos fronts vivants

j'apprendrai encore des histoires
en oignant mon visage de résine de sapin –
dedans ce masque je vais ramasser
comme dans un marsupium

les réflexes étonnés de l'orpailleur qui m'habite
regardant son cortex luisant
sur la coque de pyrite des œufs décorés

le troisième jour je prendrai le sapin dans mes bras
et le bercerais jusqu'au coucher du soleil –
jeune mère de forêt décorée
de son propre sang –
c'est avec ce bébé que j'irai chez Dieu pour les chants de Noël
une fois de plus et encore une fois lui chanter des Noël
on restera un chant du vent
un chant de Noël au gré du vent

une journée intensément colorée d'été

c'était une journée intensément colorée d'été
quand la lumière décompose à petites gorgées
les limbes des platanes en des croûtes méditatives,

sur les toitures, sur les épaules des statues, sur les tibias
des jeunes filles
on pouvait trouver des cristaux approfondissant la dimension
imaginale de la matière de même qu'au-dessus de l'asphalte
l'air brûlant dilate l'amoeba du réel,

c'était une journée estivale plus précisément
c'était une journée intensément colorée d'été
quand on ne trouve rien à y changer afin que la lumière se survive
(allons ne pas discuter ici au sujet des symptômes
de l'hyperthermie provoquée par les objets exposés au Musée Antipa
parce qu'on n'empaille pas les idées à partir desquelles
Dieu s'est évaporée)
alors qu'il y a une certaine tendresse eu égard
à quelque chose qui reste
sur le chambranle de la fenêtre sous les feux du soleil

et qui, à force d'y rester pendant trop longtemps peut se désaccorder
d'un demi-ton de la même manière dont disparaît la patine nobiliaire
du plomb frotté au moyen de vieux journaux,

la fenêtre de la morgue était largement ouverte et un moineau
picorait goulûment dans un cortex oublié sur le chambranle,
autour de lui, d'autres moineaux faisaient beaucoup de bruit,
l'histoire de la littérature roumaine ne disposait pas d'un
anatomopathologue
de service ce jour-là de juin de l'an mille huit cents
quatre-vingt-neuf, quand le cerveau de monsieur Mihai Eminescu
s'était ramolli de chaleur oublié au soleil,
sur un chambranle de la morgue
et puis a continué à s'égoutter pendant des dizaines
et des centaines d'années
sur mon front, incapable d'oublier ce jour-là
intensément colorié d'été
quand la lumière décompose à petites gorgées
tout ce qu'elle trouve sur son chemin in vitro
d'autant plus tout ce qui me parvient à moi
autrement tard in vivo

mon petit Kaddish

allez, ferme les yeux,
me disait le professeur d'amélioration
du regard intérieur,
et ne pense pas à tes paupières,
me disait,
mais à ces élytres-là à travers lesquelles
l'œil pinéal est là qui te voit
loin de toi,
au-delà

ferme les yeux,
me disait le maître à la recherche
du sens de la vie,
et ne t'effraie point
d'être déjà aveugle,
disait-il,
il existe une scintille
dans l'obscurité
laquelle mettra le feu à l'univers suivant
seulement par toi

**la première couche de la cristosphère
(ni la seconde fois non plus)**

pour s'être éteinte à même mon propre bras
en me léguant une égratignure dans la paume
en guise de verset,
maman fut la première femme ici-bas
à être morte une seconde fois
par moi-même

tout en me regardant par un hublot à vitraux
elle sécrétait un autre temps, dans le cocon duquel
je la voyais qui s'insinuait
comme l'hésychia dans une autre positivité,
tandis que je m'enroulais en moi-même
comme dans un minéral vivant

au bord de la personnification, parmi les saules,
j'étais sur les terres de la kérygme
en jetant des pierres luisantes contre le miroir de l'eau
lequel ne se brisait pas
ni la première fois
ni la seconde fois non plus

la couleur des pas qui ne laissent pas de trace

j'ai été chez Toi, Seigneur, ce matin-là
où le soleil m'a emportée dans sa chemise et m'a traduit
les premiers propos
par lesquels l'humain tombe de la vérité dans le mensonge
persuadé que le bien est la fleur du cœur
et la sudation de la prière
lorsque le mal s'écoule à l'instar d'une rivière de miel
depuis l'abîme vers les sommets assoiffés

j'étais étourdie par la beauté de la décadence
les seuls grains de poussière voltigent dans la lumière
et se débarrassent de ce corps squelettique
que je revêts tous les jours de soieries et de fards

au bout d'une mort légère comme un éternuement
je suis arrivée fort loin au lointain en Amérique
Supérieure et je n'avais sur moi que
ma carte de rédacteur mis à la porte par certaine revue littéraire
et un mot de passe en tant que membre du cénacle Qpoem
ouvert dans la Virtualia par Don Calin
comme une carte de santé pour des traitements gratuits

contre l'amincissement des os
des os et de l'âme
de l'âme et du sang
du sang et des propos

j'étais un zombi heureux
j'étais une chandelle presque tarie
j'étais le mort fraîchement décédé qui ne parle pas
dans son sommeil des justes
mais il chante seulement et se sent pris dans les bras
pour la première fois par une douce douleur
d'agneau au cou coupé
chop ! chop ! –
St Pierre était en mission commandée
et avait laissé à sa place
pour garder la porte un chérubin analphabète
incapable de reconnaître sur ma carte
les quelques signes
par lesquels la mort m'avait séparée d'avec mes amis
de l'hospice planétaire –
quel guignon, quand, au bout de trois heures d'attente,
ayant réalisé qu'une pluie diluvienne se préparait,
je suis revenue 105, rue des Tulipes
où j'avais encore quelque chose à faire

j'ai été chez Toi, Seigneur, ce matin-là
où Tu m'as emmenée un peu dans Ta chemise,
m'as serrée sur Ton sein
et m'as chuchoté que je n'avais pas encore la couleur
des pas qui ne laissent pas trace d'eux sur le sable

l'arbre

*en souvenir des 10 arbres plantés sur
le Mont Carmel en souvenir de moi*

la solitude de tout arbre ayant deux racines
plongées dans le sol des lettres
sous la paupière du Mont Carmel de la Terre Sainte
dans la terre de larmes de la Bucovine

ceux qui viendront me rendre visite
trouveront cet arbre éternellement jeune
la lumière – et l'ombre,
l'eau – le désert,
neshama¹ – la pierre,
l'âme – l'écran,
l'air – le mur,
les ailes qui ne sauraient se replier
pour la bonne raison que leur vol est infini,
sephirot entre mondes à peine audibles,
bien que se cherchant sans cesse,
la couleur bleue tissée au fil de trame sur la soie blanche,
kaddish jeune – le mort ressuscité

¹ *neshama* peut signifier « âme » ou « esprit ».

peut-être m'en est-il souvenu tout à coup
de la manière dont l'arbre transperce le mince sol
de la lettre brûlante

ses cendres – mes propres cheveux en or
pour oublier le seul oubli
et je reste allongée sur le sommet de l'île
en écoutant les nuages raconter l'histoire des autres arbres
moi ici
juste la solitude débordante de noyau d'un arbre
deux racines capables de porter le monde de l'avant

je n'aurai plus de temps, moi

c'est juste un autre code vibrant dans l'espace qui naît à partir de moi
seulement à mon intention
et à l'intention du temps resté en moi
calice de pollen d'azur et sonore
c'est juste un rythme d'initiation au rituel qui précède
toutes les illuminations déconstructions
qui ne me touchent point lorsqu'elles m'enrubannent de phylactères

être là comme si je traversais mon sang
avec une nouvelle accélération
demain j'irai voir les pyramides et je redeviendrai
la fille de la Bonne Mère
l'immortelle Juive pérégrinant à travers son désert tout
en portant une grosse pierre au dos
une bosse concentrateur d'axes ne s'intersectant point
ô, pas sans retour dans cette profondeur
dont moi pour mon amour coup d'œil
moi revenue à ceux qui ne font leurs délices que de me voir passer
dans l'au-delà

qu'est-ce que ce frémissement
moi en train d'embrasser le sable de mes paumes de femme
que l'argent dote d'ailes en filigrane et de barreaux

qu'est-ce que le glissement du blanc sommeil dans une autre
positivité ?

moi en soutien pour qui pourra me retrouver
qu'est-ce que ce petit rien au-delà duquel il y a tout
et que pourtant le fait de se cacher remplit et ne désemplit point ?
moi quand je ne serai plus

les mystères d'ilissos¹

¹ (Éditions Vinea, Bucarest, 2015)

**qu'est-ce que j'ai appris grâce au chemin
qui me prodigue des conseils en chuchotant ?**

je suis une momie aussi vivante que possible
je survis en grignotant sur les autres momies
et je suis à mon aise
dans la section des écrivains
oubliés, interdits, pris en chasse ou marginalisés

je puis entendre mon cœur
qui se ramasse lentement à la base de la clepsydre
poudre d'écailles sous un soleil qui darde ses rayons
blotti au fond du ventre d'un dragon
demeurant dans la devanture du magasin d'antiquités
parmi les ongles et les vieilleries de luxe de la princesse
cléopâtre troubetzkoï
du 194, rue voie de la victoire

si le cœur était composé uniquement de lettres, me dis-je,
alors il est sûr et certain que l'âme trébucherait toujours
en épelant novicement
même alors qu'elle
connaît sur le bout des doigts ses propos

et la profondeur de ses cicatrices –
pourtant le cœur touché par la folie de la princesse
est composé de creux d'arbres
farcis de balbutiements

si le cœur était confectionné de l'épouvante de ceux qui
l'auront touché de même que la brume s'attaque aux vignobles
à la fin d'une douce journée d'automne,
alors il est sûr et certain que l'âme est une liqueur
de taille à assouvir une certaine forme de cruauté
que d'autres appellent et traitent aussi de soif

dans le fond, je pensais à la manière dont
se séparent les générations, par une bousculade,
les jeunes gens sapant les vieilles gens,
et les épuisés absorbant la vigueur des plus frais –
oh, combien âprement vont dans les traces l'un de l'autre le chasseur
et le gibier

tout en se poursuivant l'un l'autre
armé du poignard de la même âme –
pourtant, c'est ça le hic, disons-le :
si par le plus pur des hasards, le cœur n'est pas composé de lettres
qui se figent comme la glace au moment de s'embrasser
autant que de nuit le ronron du moulin au désert
afin que le sable fin puisse traverser
à travers l'hymen de la clepsydre

tout à coup, le chemin à suivre m'abandonne
se rétrécit
et m'ingurgite fort goulûment
tout en s'intériorisant
à l'instar d'un axe de mon propre monde,
son exprimé en pizzicato sur une corde
entre l'ascension et la dégringolade

ensuite, le chemin traverse
de pair avec moi parmi
ceux qui restent privés de
leur propre sens,
en les arrachant à l'apparition des illusions,
icône d'illumination –
de même que le fil d'acier lorsqu'il pourfend
et sépare en deux la tête d'un être jamais vu :
moitié pour la coquille du premier enfant
l'autre moitié pour le masque mortuaire –

en fait, je n'ai jamais voyagé moi mais c'est le chemin qui
s'est accroché à moi tel une vieille personne,
s'est démené comme un malade de parkinson en sevrage
et a dérapé de mon esprit
dans mon cœur
heureux de ne pas rester à lui seul

**pareillement à une blanche chemise
s'envolant depuis le pont mirabeau**

*« vienne la nuit sonne l'heure
les jours s'en vont, je demeure »*

(guillaume apollinaire)

une ombre bien lente
lorsqu'elle diminue
pareillement à l'intensité des humains qui s'éloignent
du contour
tout doux explosant
dans tous les messagers manquant de paroles
engendré par la calligraphie d'un sens mis en échec

moi
un soutien de qui va me distiller :
tant que pierre il y a
tant que subsiste le rien au-delà duquel réside le tout –
la dissimulation l'emplit
ne le désemplit point

et toute cette harmonie d'existences
reniées lors de la naissance
en est à égorger l'esseulement du monde

à l'instar d'un abri
passé à la chaux par le regard des bannis

de même que se démantèle en moi
le corps joliment déplié
pareillement à une blanche chemise
s'envolant depuis le pont mirabeau

c'est juste un autre code vibrant
dans l'espace engendré par la prononciation des paroles
autant que le passage par l'ange
et le dérapage à travers le temps resté en moi
une coupe de pollen bien bleu
juste un rythme d'initiation
lors du rituel précédant toutes les illuminations
déconstructions
qui ne me touchent pas quand je suis enroulée tout doux en
phylactères –
être là comme si j'étais en train de traverser mon sang
avec une nouvelle accélération

j'ai bien vu moi leurs propres pas
sur un chemin fort peu clair
- marionnettes se substituant à l'essence humaine
de l'univers écroulé –

lorsqu'il continue d'absorber
des arcanes qui sont justement parce qu'elles n'existent pas
dans les traces de ces corps
dont est constituée la rivière illiso –
c'est bien moi que j'ai vue
tel un aviron
en train de s'opposer au torrent de cendres

**au sujet du sommeil d'un cheval blanc
dans le mouchoir à monogramme
ou le poème de la résistance par la culture**

se dédie à ion muresan

il s'était spécialisé dans le noir intense
tout comme il était le maître du théâtre d'ombres
ce qui pouvait avoir l'air d'une forme d'entêtement
ou de négation absolue :
un humain ne dispose que d'une solution, disait-il,
ou il se ramène tout seul à zéro,
ou alors il découvre un maître à penser
en sorte qu'il leur soit possible d'ensemble gravir
les échelons menant à la mort

en plus de son verre habituel d'alcool
lequel restaurait tous les jours son envie de parler
tout haut tout seul et d'écrire d'après ses vocalises,
aucune autre personne ne l'avait aperçu ces derniers temps,
personne n'avait réussi à approcher ses livres,
ni ses pages volantes, ayant comme des oreilles de chauve-souris,
ni ses ombres qui ne faisaient plus qu'un
avec le papier-peint de sa chambre,

ni les ombres de ses ombres devenues entre-temps
des tantes et des cousines,
des poètes, des filles, des princesses ou des marraines

toujours est-il que l'inévitable vient de se produire il y a des heures
à partir d'hier soir, un mur blanc de sa chambre
n'arrête de lui allonger
des coups de sabot contre la rétine,
contre la rétine et contre la tempe,
tantôt contre la rétine, tantôt contre la tempe,
paf, crac, paf, bang

- peut-être est-ce un cheval blanc qui vient d'entrer par la fenêtre
en même temps que le froid, se dit-il, inquiet par le fait que,
au pis-aller, dans sa chambre il n'y aurait pas assez d'espace
pour un autre lit à offrir au cheval blanc
- mais que viendrait faire un cheval blanc dans la chambre
d'un vieux garçon négativiste en plus,
ou plutôt nihiliste en phase terminale ?

- mais il se pourrait bien qu'un cheval blanc tienne
dans un fauteuil, se dit-il,
pour la bonne raison qu'un cheval blanc ne saurait être plus long
qu'une paire de jambes de pantalon, ni plus large non plus
qu'un gigantesque vieil oreiller en soie, ni
plus haut qu'une bonbonne de gaz montée sur un podium poétique,

pas plus large non plus que les hanches de la concierge
venant les mardis exiger le loyer,
ni plus profond que le mythe linguistique c h e v a l...
cataclap cataclap

- mais peut-être qu'un cheval blanc
lequel aura déjà flotté dans la chambre
hurluberlu et diffus, étourdi et réconciliant,
pareillement à la vapeur d'alambic de raki oublié près du fumoir
de lard à la veille de la fête de Noël,
et qui, toute une nuit durant, n'a eu de cesse de frapper du sabot
contre la rétine, ou alors contre la tempe,
tantôt contre la rétine, tantôt contre la tempe,
bing, splaf, tchac, bing, splaf, tchac,
eh bien, peut-être ce cheval blanc pourrait-il tenir
juste dans un mouchoir,
un mouchoir blanc, bien léger,
ce blanc mouchoir à monogramme ébréché,
ce mouchoir-là qui s'était envolé, en son temps, dites donc, fort loin ;
des centaines de kilomètres, dans un va-et-vient iconoclastique
de poussin qui pigne et nasille
aux ailes d'un aigle, s'y accrochant comme les mailles d'un chaînon,
sous le pont,
signe sur signe, bien haut insigne,
emblème sur diadème, au pied d'une épistémè,
en ramant dans la troposphère toute d'anges,
suffisamment pour entrer,

fort timide
par sa fenêtre, naguère,
bien avant que lui, le maître, ne se fût versé un autre
verre d'alcool

- oui, à coup sûr, ce cheval blanc pourra dormir enveloppé
dans ce blanc mouchoir
et tellement petit, qu'il peut tenir, soigneusement enroulé,
dans la poche
de tout veston,
se dit-il, heureux d'avoir déniché un petit endroit
pour son cheval blanc
entré impétueusement hier soir par la fenêtre
en même temps que le froid
dans la chambre qu'il était le seul à habiter, lui,
le spécialiste de la négation,
le gardien magique de la nuit,
le magister du noir intense

au-delà d'un certain niveau de la résistance par la culture
le problème le plus sérieux qui soit
est à chaque fois l'agonie de l'innocence,
ce qui fait que tout peut se fourvoyer brusquement sous un raccourci
dans un souterrain fourmillant de rats –

le fait est que, à la pointe du jour, en perdant tout à fait
la notion de l'éternité,

ce mur blanc s'est écroulé sur le magister,
sur ses livres, sur son lit et sur son fauteuil,
en portant pour toujours en terre,
dans les décombres d'une époque dérisoire,
ce mouchoir-là bien fin, voltigeant
au monogramme arrondi par la langue d'une mite

quant à la neige qui entrait d'ores-et-déjà directement
dans la chambre du maître
en emmitouflant ses souvenirs d'une tendresse alcoolisée
au trot et au galop, au trop et au galop, cataclop, cataclop
bouchon par bouchon,
eh bien, la neige s'est encore calmée quelque temps après,
en fait, elle s'est atténuée au bout de longs siècles de
neige et d'amnésie,
mais dans cette nouvelle neige, sans le moindre reflexe culturel,
les traces de sabots d'un cheval invisible
ont persisté tout l'hiver durant avec leur blanc martèlement
tagada tagada cataclop cataclop

l'on sait qu'on se doit d'attendre

un brin de causette avec kaidanovsky du cornac

l'on sait que l'on se doit d'attendre un signe
une radiation
un son pulsatile
un degré de réchauffement en plus
au-delà de ceux déjà atteints par l'imminence du désastre
une quelconque forme d'attachement
une raréfaction susceptible de gonfler vos poumons
un assombrissement de toute couleur
une autre cartographie du corps et de la terre
quand ce qui est au-dedans noyau deviendra
écorce et les croûtes et les os mueront en rivières de lave
dans de jeunes alvéoles

l'on sait qu'il sera un certain mode de considérer la réalité
grâce à un code tout nouveau
lequel vous activera
en vue d'un autre niveau

l'on sait qu'on se doit d'attendre
un propos qui connecte brusquement
l'esprit et le cœur d'une âme appréhendée
par l'hypnose
en les portant dans un autre système de référence
tout au long d'une autre spirale

sait-on seulement que la future arme de destruction massive
sera bien sémantique
et le meilleur temps de ton point de vue
est celui où personne n'a encore trouvé la mort
bien que le meilleur temps pour les autres
autour de toi
soit celui où tous ont déjà trouvé la mort
tout en laissant derrière eux les signes
à partir desquels seront rédigés les nouveaux codes
qui est-ce qui les lira ?
qui est-ce qui les prononcera ?
qui est-ce qui les reniflera et goûtera ?
et pour qui le fera-t-on ?

tu sais bien que tu es venu tout seul afin d'induire
le champ qui efface systématiquement
les sens émoussés de tout survivant
l'on sait que ça vaut la peine d'attendre
un autre cornac, encore un

**parce que personne n'a eu la curiosité de s'approcher de toi
comme d'une prémonition**

toutes ces solitudes bien à nous
sont autant d'arbres abattus
dans lesquels les jours et les nuits s'agrandissent
comme des creux d'arbre

toi, en tant qu'habitant de ce paradis
tu sais à n'en point douter que la première fois le jardin se montre
dans ton esprit
comme un rêve accidentel,
juste ce qu'il faut pour avoir l'intuition du sens de ta solitude
parmi les solitudes des autres

dans ce bas monde
la seule manière dont on peut apprendre qui l'on est
est bien de s'égarer de tous,
tout en criant ensuite au secours
au moment où l'on n'espérait plus qu'on te redécouvre

à peine alors,
apparaissant comme un fantôme et en hésitant
l'on saura qu'au-delà il y a une narcose des blocages,

où l'on peut se récupérer de tous les chaos
où l'on aura été entraîné à son insu et malgré sa propre volonté –
c'est comme si l'on pouvait parler de nouveau
à un esprit de la mort
assoiffé de raison
après ne plus avoir parlé à personne depuis longtemps
par des paroles
parcourues par la seule logique
aussi longtemps que tu t'étais étranger à toi-même
et à toutes tes connaissances
pour la bonne raison que personne n'a eu la curiosité
de se rapprocher de toi
comme d'une prémonition

avant de prendre de l'âge et de devenir démente

j'écris parce que je veux me souvenir
le plus de détails possible sur la manière dont
le monde est devenu fou
avant que je ne vieillisse moi et
ne devienne pas démente

tout avait l'air d'être en règle,
il y a un quart de siècle,
les révolutions sont montées comme soupe au lait,
le rideau de fer était tombé
et l'occident avait absorbé de l'est
par une infusion de sang nouveau et protestataire,
suffisamment de matériel humain
pour désencombrer le caniveau rouillé des démocraties balbutiantes

ensuite les leaders firent volte-face,
les généraux et les néo-conquistadors,
soudain ils ne se sont plus entendus sur le prix,
comme quoi ils se sont mis à produire d'autres idéaux
tout aussi urgents

aussi bien que diverses modes tout aussi folles
en testant la vitesse la plus grande
grâce à laquelle notre espèce se donne la mort

d'ici peu j'aurai bien mes soixante ans
mais je suis déjà abandonnée par le cœur, l'esprit et le verbe,
puisque dans tout poète il y a une âme qui
s'écrit toute seule une à partir des souvenirs de tous les autres
afin de démontrer à tous les autres que le mystère du temps
de même que la caméléonique histoire
sont tous une forme d'imbécilité :
dans mon enfance, je n'ai pas joué à la poupée,
mon seul lot furent les apparitions
de la seconde guerre mondiale, avec les films, les livres
et les ogres de la bolchévisation,
ensuite avec les westerns, le woodstock
et avec le rêve américain en ondes courtes,
ensuite j'ai tranché ma cravate de pionnier
au couteau à viande, j'ai fait
le stage obligatoire et le travail forcé, j'ai voyagé parmi les ruines
et usines en la camisole de force de la résistance intérieure
par la culture, j'ai assisté
à la chute du communisme à malte, ensuite au balcon de la télévision,
ensuite dans la rue soigneusement lavée de sang et bombardée
comme lors d'un spectacle d'opérette,

et a vite fait de s'écrouler entre-temps jusqu'au capitalisme de mall¹
sous les pétardes des gars responsables de la restauration –
plus récemment, l'hypnose de masse diffuse
dans les révolutions tv et web a
résolu ce qu'il y avait encore à résoudre : tout le monde sent
être devenu un dépôt d'interdictions et un gadget attaché à un
unique cerveau commun, et ceci est quelque chose d'irréversible
pareil au cancer ou à l'implosion dirigée

un soir, j'ai cru sentir que devant mes yeux s'effaçait
pour un moment la figure joufflue de maman, dont on ne saurait dire
qu'elle n'existerait encore en moi, davantage que moi-même
dans les photos de nous deux ensemble

ainsi donc, me suis-je dit, il nous visite déjà,
le grand moment de la solitude
dans la sénilité et dans la grande servitude envers le seigneur
qui nous défend
qui nous enlève tout souvenir sur le monde afin qu'on puisse parler
dans sa seule langue à lui –
comme mes dernières cinquante-quatre années
j'ai lu sans arrêt, j'ai encore
le logiciel et le cerveau des ancêtres d'il y a quelques centaines
de milliers d'années,

¹ méga-centre commercial (on a préféré la forme usitée en roumain, à cause du nombre de syllabes) (N. d. T.)

comme quoi j'ai toutes autres visions concernant ce qui nous arrive,
à la différence des populations nouvelles, mutantes,
imbibées par les seules nécessités digitales,
car sur la planète on n'est plus nombreux les témoins nourris
de contes de fées
au doux rythme des paroles trifouillant l'esprit dans notre esprit
aussi bien que dans notre âme,
peut-être survit-on encore dans quelque recoin,
quelques milliers de gens du livre,
en voie d'extinction, en outre, on est devenu le gibier délicieux
des fauves de la mondialisation, qui ne supportent pas la liberté
de pensée (quelle ironie, les leaders communistes non plus
ou nazis ne la supportaient pas !) –
ce qui arrive aujourd'hui à l'humanité
(le gros mot apparemment, mais je n'ai pas un autre
pour la famille de cette espèce !)
est un génocide assisté par la suggestion
c'est-à-dire un grand épisode d'aliénation collective
s'originant dans le masochisme
que l'homme actuel aura acquis comme effet
secondaire d'un hédonisme
sans frontières injecté dans l'humain de consommation
de la sorte, j'en suis arrivée à voir partout des yeux assassins –
la liqueur fumante de l'image lorsqu'elle substitue
l'être de chair avec l'être de codes –

je me dois donc d'écrire
afin de léguer le plus de témoignages possibles
de la manière dont l'espèce humaine est devenue folle et de
la manière dont elle a commencé à se donner la mort par pur plaisir
avant que je ne vieillisse et que je ne sois devenue démente

à capsa, après le voyage à l'étranger

le beau rêve des cœurs voyageurs

hier, alors que j'écrivais un texte concernant le cœur de la reine maria
expulsé de balcic à bran et ultérieurement oublié
dans une cave fourmillant de rats,
j'ai rêvé de vivre dans une ville en sucre
à une autre époque
peut-être dans une autre vie, ou simplement une trauma déguisée
dans l'imaginaire purement accidentel,
je semblais être juste un personnage positif par la tradition,
une princesse des cafétérias,
aussi ne me suis-je pas dressée contre ce rêve
doux et parfumé,
avec la noix de muscade, le gingembre, la cannelle et le romarin
en train de fondre dans mon thé matinal
sous une tranche de citron aussi grosse que le grincement
du rayon de soleil
lorsqu'il coupe en deux le vasistas de la salle à manger

je regarde dans le vide juste un rêve et je rouvre les yeux
et cet état zen me vêtit du manteau
d'une fillette ayant collé son front à la fenêtre du coupé

où elle partait en voyage en 1850 tout en trifouillant après
boîtes de coquilles, comètes et cartons mauves
pots, bouteilles vertes et mortiers
coffrets, sachets en soie et tamis en bambou
parfaits pour conserver les biscuits avec salep
les cataïphes¹ ventrus entassés parmi gâteaux feuilletés
à noix et loukoum
confitures de petits citrons de gênes
confitures de figues de hio
confitures de fraises célèbres pour leur grandeur, de constantinople
confiture de fruits de cédratier chapelure de presbourg²
biscottes à nougat enduits de chocolat aux noisettes
chapelure fine de brasov farcie de fromage de sibiu
et livèche douce-aigrette cueillie dans les clairières de sinaïa –

et toutes ces choses-là sont vraiment arrivées à une certaine princesse
oh, quelle femme ennuyeuse pouvait-elle être
mariée avec l'un des frères capsas, confiseurs à bucaarest,
à l'époque où elle savourait en rêve son thé matinal
dont une gorgée trop brûlante lui provoqua la mort
en retournant par là la clepsydre de mon propre rêve
du côté des hommes de sucre –

il fut interminable le voyage de mon rêve
parmi décennies d'anxiétés, parmi histoires de poupées de sucre

¹ une sorte de gâteau-pâtisserie turque (N. d. T.)

² Bratislava (ou Poszony) (N. d. T.)

et personnages héroïques, parmi statues et camélias
offerts aux femmes confiseurs
par des soldats revenus dans leurs foyers au bout
de guerres sans queue ni tête –
depuis delphi, où le souhait bonne chance couronnait
les destinées tragiques, et
avant de me parvenir, cette histoire s’origina
en une poudre de cannelle
de ceylan, aphrodisiaque et hypnotique,
de taille à décrire un goût subtile
tout pareil à un frisson qui fait de tout rêve interrompu une volupté

à un moment donné, j’ai compris que tout ce qu’on rêve
est la matière pétrissant les questions servant de cicérone
aux sens dont on se met en quête toute notre vie durant –
tout ce dont on rêve, nous ressemble,
tous ceux qui nous apparaissent en rêve sont en quête de leurs frères
de leurs mères et de leurs sœurs, de leurs cousins et de leurs tantes,
de leurs anges et démons

qui rêve de qui, en fait, tout en vagabondant d’un siècle
à l’autre aux ailes des arômes des contes en sucre
dont les enfants sont bien composés
lorsqu’ils sont en train de rêver de leurs futures mamans,
de leurs futures patries ou alors de leurs futurs cœurs
voyageurs

**je ne m'éloigne pas de vous,
tout juste je me détache de moi-même**

je ne m'éloigne pas de vous, tout juste je me détache
de moi-même
comme si je m'éparpillais
non dotée d'ailes au dehors
incapable d'entendre et de voir
simplement en me chassant moi-même en moi-même par la paupière
au-dedans d'un noyau étranger
tel l'aveuglement

c'est le chemin qui me poursuit de nuit
tout en se démenant dans les cordes de la carotide
en m'entraînant à sa suite jusqu'au bord de la mer
la selle rouge du cheval d'écume lorsqu'il s'élance en haute mer
trifouille la mer de son sabot
il avale tout seul tant l'herbe que les vagues
grâce au sel des larmes qu'il verse –

le désert est là, par le fond de l'océan
lorsqu'il se retire de moi
juste le son
éteint

c'est un rubato attaché à la vie gaspillée
bébé mort-né et ressuscité avec chaque respiration
de la même manière dont un rayon de lumière le pénètre
ensuite le pétrit
en vue d'un autre passage

rituels d'initiation

1. l'on doit savoir que dans la froide fable des propos,
on donne soi-même, non pas ce qu'on possède
on n'aura plus jamais rendez-vous
avec la vie
tout juste avec les voix de tels acteurs virtuels
comme si l'on portait une perruque grand-siècle
au-dessus du crâne poli par le cancer

s' imagine-t-on que dans notre jardin puissent pousser tant
de monceaux de vers gaspillées
peintures dans une exposition nihiliste
acolyte de tous les anarchismes possibles ?
l'on doit accepter que l'amour passe par soi,
l'homme tellement faible et concret,
la gouttelette de grotesque dont font leurs délices les assoiffés
de justice dépourvue de sens,
l'on doit savoir qu'on ne sera la vérité de tous
qu'au fur et à mesure que
l'on deviendra inutile pour soi-même,
juste ce qu'il faut pour brûler et pour s'en foutre
quand les autres attisent le feu,

en donnant soi-même, non pas ce qu'on possède
il importe peu qui tu es, mais seulement combien
la civilisation est psychiatisée
lorsqu'elle se cramponne à toi comme à un animal
qui doit être sauvé par la force du troupeau,

faire confiance à la simplicité de la peur
d'être appréhendée par une communauté exclusiviste,
prier avec ferveur pour ne pas être anesthésiée
par la volupté de la dépersonnalisation,
demeurer vigoureuse et fort patiente
dans ta patrie toute gaspillée

c'est ainsi qu'on saura adopter tous les langages de la captivité
et en tisser un harnachement,
parce qu'un beau jour, quand on sera absolument seule
et lorsque son mythe fondateur
deviendra un de classique,
on recevra dans son âme un loup, lequel t'assistera à passer,
toute vieille, sans tomber dans les pièges,
tu lui mettras la bride et monteras facilement en selle,
il t'emmènera dans ton pays, en survolant le désert et le mal physique,
il survolera oasis et le mal moral, la fiction et les sentences,
c'est lui qui te transformera de personnage en femme
composée de couleurs tout à fait audibles,
tu verras dans ses yeux pour la première fois ce que signifie
la douceur d'un être qui n'est plus de ce monde

et c'est pour cela justement qu'il t'accepte et te suit
tout au long d'un chemin de mots,
tu pourras finalement revenir à ta mission
et te laisser emporter par le refus de l'histoire
à l'instar du sang qui jaillit du glissement de l'aigle en moldavie

II. ces livres écrits dans l'attente de la mère

à dire vrai, vos enfants ne sont pas vos enfants

au fur et à mesure que les gens autour deviennent
des spectres
aux visages défigurés par la haine,
je me retranche dans mes souvenirs de petite fille,
d'il y a cinquante ans,
je me vois blottie pareillement à un chat
à même mon tapis bien magique
en restant pendant longtemps toute seule chez moi
en montant la garde près du jaune ourson en peluche,
en parlant au piano et aux livres anciens,
en épelant les histoires d'une voix
coloriant les murs de la chambre d'éclats multicolores,
d'autres fois en écrivant au crayon des conseils
de sagesse à l'intention de ma toute première poupée
que j'allais recevoir seulement quand

j'ai eu mes huit ans,
et moi et ma poupée on a dessiné en tandem
le visage si blafard de maman
le jour où elle est revenue de l'hôpital
pareillement à une fée que je n'avais plus vue
depuis pas mal d'années

au moment-même où l'on me fit cadeau
du livre « luchi est bien morte »
d'otilia cazimir,
maman est entrée par la porte
en chantant
quelque chose d'assez gai pour une moribonde
je suis revenue chez moi, mon cher enfant,
la mort cossarde m'a graissé la pâte d'un ange

en regardant maman
qui plantait des fleurs dans des pots
et qui recouvrait la fenêtre d'un voile,
ma formidable poupée s'est réjouie
et m'a prise par la main
en m'entraînant au soleil,
on a couru ensemble pendant tout l'après-midi
dans la rue vasile bumbac,
moi et ma poupée,
en faisant claquer nos plantes de pied sur le trottoir,

tout en criant aux passants étonnés
inconnus
vous savez, maman n'est pas morte,
maman n'est pas morte
elle est rentrée chez elle !

mais au fur et à mesure qu'autour de moi
on devient des spectres
des miroirs démoniques
faces patibulaires,
je redécouvre mon amour des livres,
allant jusqu'à la volupté physique de mon enfance
quand je les protégeais sur mon sein comme des poussins
(les poussins des mots enceints, chemin faisant vers les sources)
à présent je sais que maman est une poupée
laquelle assiste ses enfants
à vivre tous seuls
parmi les spectres

III. tu te retrouveras revêtue de papyrus, de parchemin et de papier,
tel un chat insinué par inadvertance dans la frise de ara pacis¹,
tu seras ébahie

¹ Ara Pacis signifie temple de la paix, c'est un sanctuaire qui sacralise le pouvoir d'Auguste et l'inscrit dans l'histoire de Rome.

par la finesse des détails imprégnés dans l'éternelle jeunesse
de la mémoire après recensio¹,
examinatio² et amendatio³, en faisant attention
à l'étrange survie d'un certain culte
non contaminé et manquant d'épigones,
tu sauras l'énergie des mots unifiant les choses
et des finals ramenant le chaos à l'état d'harmonie,
tu ne réussiras rien de tout cela du premier coup
parce que personne ne garantit la réversibilité de l'humain,
personne ne dessine à ta place l'horizon de ton regard
et personne ne campe
pour ton amour le rôle de l'exilé,
néanmoins, rien de tout cela ne verra le jour grâce
à ton état de contemplation
mais seulement après que tu auras reçu assez de doses de poison
au point que tu sentes le goût de la survie comme un matériel
dont sont fabriqués
les propos d'accès
et quand je dis poison, je ne parle pas des petites toxines
dont est fabricoté
le bête qui t'habite, le corps hurleur en errance
parmi pulsions et robots,
le fou qui rit à ta place, ou l'ange qui se prélasse

¹ Lat.: examen, analyse ; revue, passage en revue.

² Lat.: examen, mise en examen.

³ Lat. : la correction d'une erreur commise dans tout processus pouvant être modifié par un autre jugement;

dans ta biographie ou alors
le petit soldat envoyé faire son instruction
par le tyran dominant de ta personnalité
 insuffisamment épanouie –
non, quand je dis poison, je t’envoie, en fait,
 à l’élixir dont tu n’as rêvé
qu’une fois toutes les quelques centaines d’années,
 tu as goûté en rêve et as timidement flairé,
dont tu as fait don à ton tour aux gens qui te demandaient
 la force de guérir
alors que tu t’illusionnais sur ton existence
 en tant que maladie incurable

 le fait est que j’ai bien trouvé
dans toute l’histoire du monde un seul propos nécessaire,
bien que ce propos ne puisse être ni prononcé, ni mémorisé,
 ni appris, ni traduit, toujours est-il qu’il est fait
 de poésie,
 d’amour
 et de vérité,

lorsque cela se mélange dans le regard du martyr :
cette cendre est l’affection pour ceux qui t’auront vendu
cette source est la trompeuse vérité de ton bourreau
cette combustion est la poésie de la révélation de la mort

IV. je ne saurais me dédire que de mon état d'ange,

non pas de celui d'humain inutile

si je disais tout, si je restais couchée à même les rochers, la tête en bas,
pareillement à lucie de lamermore de la version anglaise,
mise en scène dans le décor plein de pierres et de rochers
à travers lequel l'écosse était montée pour la première fois
sur une scène de théâtre, en même temps que sa sauvage nature,
avec ses châteaux grandioses et ses princesses translucides –
à présent, je dirais que la vie et la mort sont
comme la terre et l'univers :
une imagination de tous traduite dans l'infini
de l'un.un peu de patience
pour tout voir jusqu'à la fin

il reste un autre point névralgique :
l'explosion de la mémoire collective
du moment de la mort collective

si je disais tout, si je montais dans la folie de skriabine,
lorsqu'il se laisse absorber par les rythmes de l'univers
et par la profondeur de la vision
d'un dieu plein de servitude, qui picore des grains de blé
dans la paume de celui qui l'amadoue : je suis l'épanouissement
je suis la béatitude, je suis la passion auto-dévoratrice
qui engloutit tout, je suis le feu qui enveloppe l'univers,
je suis le jeu aveugle, la création en train de dormir,
l'intellect en soi

il reste un autre point névralgique : l'explosion
de la mémoire collective
du moment de la mort collective

oh, si je disais tout et que j'aie la force de mettre une fin à cette danse,
si je disais que les êtres humains n'ont pas
le droit de faire des expériences
avec aucun autre être créé par la divinité, si je sectionnais
le visage de la bête,
au millénaire où shakespeare ne peut plus être entendu à défaut
de brecht, hitler, heidegger et lénine, si j'embrassais ma destinée
avec les chaînes délivrant toute âme par la force de l'art –

il reste un autre point névralgique : l'explosion
de la mémoire collective
du moment de la mort collective

si je disais tout et que je reconnaisse que
le meilleur goût est l'inavoué, quelque chose entre
communion et réconciliation, un amer myrte opaque
lequel se transforme en aigre groseillier vanille soyeux,
c'est comme si ton propre frère venait et tuait un de tes livres, ensuite
il divisait le cadavre de ton livre – lequel est toujours un martyr
pour le jour où tu serais toi-même un mort beau et adoré -, divisait
avec les autres le cadavre de ton livre, ainsi donc,
par des coupures précises et délicates,

non dépourvu d'un sarcasme gourmand, en écalant la moelle
de ton âme à partir de ta semence de vérité, et en nourrissant avec
les chiens tricéphales, amphisbène, le griffon, le typhon, les charpies,
les échidnés, aussi bien qu'un public de bouffons –
le tout se déroule le long de quelques épisodes de théâtre absurde,
ensuite toi-même
seras partagé, au beau milieu de leur apothéose,
en des créatures sous-célestes,
auxquelles on ne saurait permettre de parler,
parce qu'il n'y aurait pas en elles,
voyez-vous, des mots – si je disais tout, à l'instar de mahler,
en refusant de me réconcilier avec la seule existence de l'univers
et du cadavre d'un livre engendré par mes états d'extase,
et si j'acceptais la cruauté d'un dieu bon
en guise d'une idée de rédemption –

il reste un autre point névralgique : l'explosion
de la mémoire collective
du moment de la mort collective

je reconnaîtrais alors que toute agitation n'est rien
d'autre que gaspillage
que je suis un prophète de la course suprême à la perfection,
éternellement en répétition générale en vue du premier jugement,
que je ne saurais me dédire que de mon état d'ange,
et non pas de celui d'homme inutile,
mais je reconnaîtrais que toute ma vie est un état de vol
dans mon ascension vers l'idéal,

l'adoration de la terre dont je me sépare par le rythme de la respiration
les chansons des enfants décédés
de la dixième symphonie inachevée, de mahler,
la chanson de la terre, kindertotenlied¹
lorsque la musique des vies détournées de leur chemin
est l'état d'ascension
dans l'adoration précédant la résignation
bien naturel réveil à la vie tout à fait réelle et vraie

il reste un autre point névralgique : l'explosion
de la mémoire collective
du moment de la mort collective

lorsque vous sortirez de terre
vous serez de la lumière, dis-je aux grains de blé
lorsqu'ils cherchent à s'abriter auprès des os du grand-père
sous le sillon
si je disais vraiment tout, ce serait chose bien simple :
un peu de patience pour tout voir jusqu'à la fin,
chat insinué dans la frise de ara pacis,
tes pas lorsqu'ils réduisent l'univers à la dépendance des archétypes,
la mimique d'un passé qui n'émet pas d'avertissement,
dans l'attente d'un avenir issu d'un accident –
il reste un autre point névralgique : l'explosion
de la mémoire collective / du moment de la mort collective
c'est cela que je dirais, si je disais vraiment tout

¹ chansons pour les enfants morts.

V. zeus et héra trébuchant sur moi-même

*sans faire de l'opposition, personne
ne saurait se détacher de soi-même*

faute de combustion
à défaut du moindre souffle de vent
lorsque la mort rebrousse chemin
et te permet de lire, une fois de plus, le vers secret,
ta propre vie, écrasée par les démons, est la seule qui existe
une anormale décoloration de la joie -
toi, l'ange, tu tiens un livre à la main
un cœur
une lente ombre de l'histoire
une cage au bord de la rivière
lorsqu'il décroît
et s'éloigne
du contour, en explosant intensément
dans tout messager sans le don de la parole
l'illumination d'après la résurrection
la calligraphie d'un sens mis en échec

à l'encontre de tout rêve
se tient la certitude que la vie est faite à partir des éclats
non répétables –
moi, soutien de qui va me passer au crible
lorsque je recouvrirai le désert de ma propre ombre –
moi, l'oiseau qui va s'en retourner

sur la branche sciée
à l'instar d'une douleur de bras qui apparaît
chez l'homme qui a perdu un bras –
moi, le vol de l'ombre à laquelle il fut interdit
de marcher dans tes pas comme un chien fidèle –
moi, l'enfant euthanasié par la soi-disant époque d'or
à 18 30 heures, en l'an 1976, au mois de juin, le 23 –
moi, ce petit rien qui rebrousse chemin
de la prophétie de l'avenir, afin de défendre l'instant –
car qu'est-ce que ce petit rien au-delà duquel se tient le tout,
la dissimulation l'emplit
ne le désemplit pas,
quand j'étais enfant
je savais être un vrai dieu
mais entre-temps j'ai oublié
d'être moi-même

j'eusse mieux fait de rester enfant
en train de regarder la flamme de son âme
qui s'allumait dans ses petits poings
sur un seul signe
quand toute cette harmonie des existences
reniées égorge l'esseulement du monde
comme une espèce de vers dans l'obscurité
passée à la chaux par le regard des bannis
de même que se déchire de moi
le corps esthétiquement déplié

pareillement à un blanc oiseau
qui s'envole depuis le toit du ciel
jusqu'à la rivière ilissos

c'est juste un autre code vibrant
dans l'espace qui naît en moi-même
pour
moi

et pour le temps resté en moi
comme un chat blondelet qui ronronne
dans une coupe à pollen bleu sonore –
c'est juste un rythme d'initiation
dans le rituel précédant toutes les illuminations
déconstructions
lesquelles ne m'affectent pas quand elles m'enveloppent
tout doux en phylactères
pour que je sois ici comme si je traversais mon sang
avec une nouvelle accélération
parcourant la rivière ilissos

zeus et héra là trébuchent sur moi
quand j'ouvre les yeux je vois une grande foule
par où coule l'océan de mes pensées
ce sont elles les lettres et les vagues
moi juste le souffle d'une hypnose

j'ai compté leurs pas se démenant
sur un chemin trop confus
lequel continue d'engloutir
arcanes d'espaces qui point n'existent –
moi je me suis vue en guise d'aviron
s'opposant au torrent de cendre
dont la rivière ilissos est agencée

**à ceux qui ne sont pas prêts à voir,
afin qu'ils restent à jamais dans l'insondable**

I. j'ai attendu le déroulement de plusieurs vies

si telle est la situation, et que je sois seule avec ce sens,
que je suis seule à avoir déchiffré, et pourtant si convoité par tous,
c'est simplement pour avoir attendu plusieurs vies
pour sécher et pour me voir pousser des ailes,
j'ai attendu que diminue la montagne d'ombre devant moi
juste ce qu'il faut pour entrevoir la vérité,
puisque toute vie nouvelle va de l'avant dans les rêves
et chaque intuition édifie patiemment
de même que les semences portent fruit,
les paroles prononcées engendrent mystères et magie,
à partir de la nature de l'homme gaspillé tisse-t-on la cote de maille
du guerrier archange,
et les gouttes de pluie finissent par faire déborder l'océan
de même que le noyau des larmes balance la mer intérieure de l'âme,
aussi longtemps qu'à partir de la lumière non encore née
il pousse pérégrins
que le désespoir finira par jeter sur le côté
ou le génie de la joie les vêtira de grâce divine
lorsqu'ils se débrouilleront tous seuls, accablés par leur propre sens,
pour parvenir au désert illogique du présent

II. ces gens qui ont édifié un trauma par leur passage

tout juste une surveillance de l'être
quand la liberté ne saurait être acceptée sinon
en guise de camisole de force jetée sur un groupe d'enfants
qui jouent à la guerre
et ne parviennent pas à gagner la bataille avec la vie

alors qu'ils entrent dans les vagues et flottent
pareillement à des plumes d'albatros sur le miroir de l'eau,
les enfants m'apprennent à grimper sur une échelle
qui ne prend nullement appui
sinon au faîte d'un arbre qui n'existe aucunement

se mettre en quête de la liberté sans la moindre opposition,
de la même manière dont on se souvient
malgré soi
des gens qui ont édifié par l'entremise de ton passage
une trauma
qu'ils sont condamnés à trimballer partout dans leurs bosses

dans mon temps, les draps sur lesquels s'écoulait la virginité
étaient rugueux comme la toile des détenus –
sur la page du manuscrit, tiens, un signe
un enfant désolé
ou peut-être un mot gaspillé
pour ne pas avoir inauguré la vie littéraire
dont il aurait mérité

*III. ne pensez-vous pas qu'on soit nous tous le sens de tout ce qui
n'a plus aucun sens ?*

ne pensez-vous pas qu'on soit tous
trop peu éveillés afin de comprendre que
la réalité est dans le fond un poème qui réécrit notre destinée ?

voilà, ont surgi devant moi
toutes les quatre grandes libertés

les anges qui s'élèvent, ceux revêtus d'une lumière verte
et ceux revêtus d'une lumière bleue

les anges qui descendent, ceux revêtus d'une lumière
rouge et ceux revêtus d'une lumière violette

tous ces rituels font irruption sur moi
comme dans une danse qui commence à l'extérieur et arrache ensuite
paresseusement
les sphères composant le corps hermétique

leur visage est recouvert d'un voile
les anges ne se voient pas entre eux, mais se font voir seulement
à ceux qui ne sont pas prêts à voir,
pour rester à jamais dans les profondeurs

qu'est-ce qui se cache derrière le voile ? demandai-je
à l'ecclésiaste de sais
– la vérité est bien là, mais personne ne saurait en jouir
– est-ce vrai qu'un seul voile me sépare de la vérité ?
après une mort accidentelle, il se produit une illumination ratée
ce n'est qu'au bout d'une vie inaccomplie qu'il règne
une lumière tout à fait pure

c'est bien au septième paradis
chez le seigneur lui-même, que l'ange cassiel en est à pleurer
afin que tu ne perçoives plus la poésie
mais simplement la solitude du propos

IV. pourquoi le seigneur est-il tellement seul, mais moi non ?

il aimait le philosophe des désirs -
et portait un collier de sodalite
on eût dit qu'un pan de ciel marin
s'était enroulé autour de son cou

de même que les deux ailes d'un albatros
éventaient la suie
recouvrant le corps de socrate
tout en continuant leur vol vers l'avenir
alors que le passé n'aura pas encore pris fin

toi et ceux de ta génération, cher ami,
avez rejeté les enseignements du monde
 mais sa forme aussi
résignés au plaisir et à la souffrance
 autant de matières à y réfléchir

V. la bête sauvage qui vous pousse à écrire

une bête féroce de plus, encore un matin bien réel
 passé au beau milieu de la foule
enterrée dans l'asphalte comme dans de l'ambre jaune
 certains agenouillés
 d'aucuns ayant fondu
 d'autres retournés face au paradis
 d'autres encore moulus entre les pierres
exigeant aux rois le droit de jouir d'ombre,
 plus courte à midi
 et plus longue à la tombée du soir

une bête sauvage bien belle, la réalité de la cohue
 quand elle s'écarquille sur ton passage
 toute blanche et bien humide
 sous la pluie de novembre
 et te pousse à écrire

ici, dans la vitrine, parmi les objets exposés,
une main squelettique retire la bête sauvage hors de l'encre
au-dessus d'un âge contenant un poème que, soi-disant
(à ce qu'en pense l'impuissante critique littéraire)
on aura écrit lorsque
le mal qui t'habite aura chassé
le bon demeurant en toi
en en dénichant la cachette de mots
en y mettant le feu

ce n'est pas le poème qui compte à présent, mais bien
ce papier hanji¹ acheté
à orsay
à même lequel la bête féroce peut s'asseoir
les matins
en accouchée avachie
alors qu'on essaie de se souvenir
qu'est-ce que la réalité
et qui est-ce qui fait la loi
dans ton être tout de miracles

¹ Le papier coréen hanji est fabriqué à la main à partir d'une pâte de mûrier à papier cultivé en Corée. C'est un papier qui peut résister des millénaires.

de la solitude de celui qui est inapparent

– 23 secrets permettant le passage –

*à la mémoire d'arnold daghani
lors de son fabuleux rendez-vous
avec les mains de jésus sur la croix
dans son œuvre stations of the cross*

I

des bras absents embrassant celui est inapparent

les arbres lorsqu'ils écrivent de leurs ongles à même la cendre
ce sont des hommes qui remontent dans le temps
afin de cueillir les pommes dans leur verger
dont la pulpe n'est jamais assez mûrie

autant d'ombres revêtant le réel de touches veloutées
dont les êtres s'éparpillent sans laisser la moindre trace
tout en laissant derrière eux le tendre goût du mot
nouveau-né

II

des mains esseulées lorsqu'elles éteignent la vie

il survient une solitude des formes trempées dans la distanciation
d'avec le présent

lorsque je parle évasivement
au sujet de la force des mains d'éteindre la vie

non pas le commencement, quand c'est la combustion de l'esprit
mais à la fin – la cendre caressant le pouls

III

des mains ombres dans le nouveau corps

et je vous dirai que les humains finissent dans la lumière
car la toute dernière vision

est un ciel dont on ne saurait s'évader
même lorsque ce dernier dégringole en toi
comme un nouveau corps

et le tout dernier à s'éteindre, est bien l'ouïe de cette vision

une manière d'être ici-bas
presque éteint
alors qu'il pulse déjà dans l'au-delà

IV

des mains donnant la chasse aux nuages

dans un premier temps il s'abrite dans la chaleur du cœur
des oiseaux verrouillés dans le son d'un monde indéchiffrable

les ongles égratignant la cage
le tranchant de la respiration le loquet

le seul ciel se laisse encore voir
de l'intérieur vers l'extérieur
à l'instar d'un œuf inverse étant infructueux

V

mains fluides protégeant celui qui est inapparent

au-dedans de la solitude de la ligne qui se dissout
tout en se réécrivant sans noyau
dans la poussière demeurant de mon rêve d'avoir été
au-dessus de tout
plus haut lors de ma chute

j'étais bien là, avec lui, ou peut-être étais-je le bois
dont on avait confectionné
la chute susceptible d'élever

VI

mains en train de se recueillir sur un signe

c'est bien le geste qui s'éteint pendant qu'on vient nous autres
dans le monde :

un signe à même lequel s'éparpillent les pensées tandis que
le réel entre par le plus pur des hasards dans nos propres esprits

les mains combattent contre l'imaginaire vivant
tout en palpant son rythme / la douleur finit par l'éloigner

VII

des mains là qui se résignent

le doigt index une véritable arcade byzantine
retracant un axis mundi¹ pour tout ce qui va s'ensuivre
deux doigts de taille à indiquer le haut illimité
en quête du ciel

il est des instants qui se congèlent dans les paumes ouvertes
alors même qu'ils fondent
de même que les oiseaux dorment dans leur vol
tout en rêvant du point de retour l'infini zéro

¹ littéralement « axe du monde » évoque le pilier autour duquel s'effectuent les révolutions du monde et qui relie les différentes composantes d'un système. Il peut s'agir d'unir les trois « univers » : monde souterrain, terre et ciel.

VIII

les mains à partir desquelles l'inquiétude

j'ai identifié le délai entre deux limites
d'après l'intensité avec laquelle les mains
vivaient leur calligraphie

la paix règne quand l'anxiété réunit et ne désunit point

crescendo¹ allegro avant de me retrouver tout seul
fixé dans des propos palliatifs
la décroissance du monde en harmonies et syncopes

IX

ces mains s'accrochant à ceux qui s'effondrent /
la simplicité de la chute est celle des lignes brisées
dont sont composés les corps dont la géométrie a triomphé
mains s'accrochant aux os de chérubin
s'envolant en même temps que le vent /
de même que l'ouïe se sépare d'avec la vue lors
du départ de l'être / les mains nuages
l'émotion avec laquelle la matière se sépare
d'avec la couronne de la terre
en devenant orbite œil froid

¹*Crescendo*, mot italien indiquant qu'il faut augmenter graduellement l'intensité d'un son ; *Allegro*, un terme musical indiquant le tempo et signifiant « rapide ».

X

des mains qui se perdent dans la nappe d'eau

l'inquiétude est une veille
au bout de la douleur d'avoir été gaspillé
à la longue la chair mue en sable crissant sous les pas futurs
sur la rive sans aucunement entendre la voix de ceux qui se brisent

des mains qui s'immergent dans la nappe d'eau
en désembrouillant l'écoulement du sang vers le cœur
par l'écoulement de l'esprit vers le chaos

XI

des mains bien jeunes au matin

et celui qui disparaît
reste tout seul à même le bois creusé avec les ongles pendant la chute
l'éclat des propos égratignés
à même la séparation de sens

eussent mieux fait de n'avoir jamais été ici et maintenant
sinon dans un autre monde embrasé
et pourtant les matins sont faits par l'attouchement des joues
par mains fraîchement éveillées

XII

ces mains-ci le seul rivage où j'aborderai un jour
dans chaque attouchement il existe une séparation
d'avec la solitude des mains
infléchissable
lorsque leur voix tout juste une prière devenue muette
seigneur, soyez là où il n'y a plus rien sinon
les détachements du corps
le seul rivage où j'aborderai
un jour

XIII

des mains qui prennent un humain dans le piège des débris de mots
de toutes les séparations d'avec le signe
la distanciation des mains l'une envers l'autre
au moment de la section de l'être
le long du méridien du cœur
en croix
des mains qui ne se retrouveront plus jamais
afin d'embrasser
un humain
dans les débris de mots

XIV

des mains sans souvenirs

il est des solitudes de taille à ajouter profondeur aux miroirs
éclats
dans lesquels les mains ordonnent des dimensions
résurrection

si je ne suis pas celui qui je suis ici
les mains disent que je pourrais bien être
celui qui n'a pas de souvenir
au-delà

XV

des mains guérisseuses dans des bourgeons de douleur endormie

c'est un reflet d'inauguration de l'espace
dans un esprit qui se détache de l'annus de la mélancolie :
les mains embrassent des plaies
dont l'âme n'a pas la moindre connaissance
des bourgeons de douleur endormie

le son poussé par le bois sur lequel un corps
en ascension
dépose son réseau d'ombres

XVI

dentelle de mains à l'abandon

la danse du rapprochement du tranchant de l'instant
quand un œil près de l'autre la vue d'apparitions
plonge profondément en soi

des mains qui perçoivent le pouls du bois
alors que le corps inapparent
se fait voir dans le rêve

XVII

ces mains vivantes oiseaux se heurtant au ciel

il se perd plutôt la lumière du feuillage
en automne au ponant
que ne s'incarne la croix à partir des mains vivantes
lorsqu'elles s'inclinent devant le verbe

la porte est toute ouverte
le vent s'y fourvoie avec le convoi d'absences
oiseaux se heurtant au ciel

XVIII

ces mains considérant la terre

cette terre en témoin solitaire
devant la naissance, quand les mains la déterrent
depuis les mots et le portent comme un stigmaté
continuant à être solitaire
comme une comète

presque éteint, sans jamais avoir porté fruit
le corps ne tient pas dans la passion
le séparant d'avec la forme parfaite de la terre
par suite de son bannissement de l'avenir
de notre espèce

je réfléchis à mon corps
comme à une bise
laquelle enfouit ma propre histoire dans
la folie d'un visage luciférien

XIX

les mains accolades lesquelles n'embrassent point

les mains dessinant des nœuds bien tranquilles
dans le bois en combustion

entre les nœuds, les bagues
entre les mains – les mondes,
l'un dans l'autre s'originant

des amours fractals des embrassades qui n'embrassent rien
sinon ce qui reste après l'être :
le mélange d'ombres, hallucinations et croque-morts

XX

ces mains polissant le crâne d'un ver d'ange

et quand vous me demanderez ce que sont les lumières
je vous dirai que certaines choses ne se laissent voir qu'en tant que
noyau ténébreux

et si l'on approche un humain, ce dernier vous éventre du regard
ou alors, si l'on se distancie de ce monde,
l'on sera poursuivi toute sa vie durant par un fil
lequel se noue autour de ses propres pensées

le lasso des pas avec lesquels on descend marche après marche
de ses os ainsi que de sa peau
afin d'entrer dans le crâne d'un ver d'ange

XXI

le rendez-vous des mains avec l'inquiétude

un aveugle brûlé par son propre noyau
est une lumière dont il ne subsiste que l'obscurité
alors même que le frémissement s'éteint

coquille que j'ouvre à l'aide d'une lame autrement fine
à l'instar d'une huître
et comme je n'y vois rien je vais mon chemin
pour te croiser dans la cendre

XXII

ces mains qui décryptent l'énergie de la prière

je ne peux pas voir
je peux tout juste regarder et ne point sentir l'énergie des mots
je peux oublier qui je suis et ne pas décrypter l'empressement dont on
me chasse de là

il m'apparaît parfois un tronc abattu ou un humain
qui me demande ce que sont les lumières
lorsqu'elles ne sont pas vues par des yeux
mais par des aveugles

XXIII

ces mains domptées par le fouet du sang en route vers la liberté

un ciel dont on ne saurait s'évader
enfant rentré dans le mot
à la racine du mal
un corps nouveau
pour le regard qui vous fait rebrousser chemin

les lumières considérées comme un noyau obscur
des os pliés-froissés
juste en toi étranger
quand on reprend tout à zéro
dans un atelier cosmogonique

entends-tu toi aussi le fouet du sang
en route vers la liberté ?

LES ÉLÉGIES DE L'EST SAUVAGE¹

¹ (Éditions Axa, Botosani, 2005)

**le sommeil en corpus hermeticum¹ I.
il convient de comprendre. et en comprenant
d'admirer et d'être heureux.**

l'est, pourtant, on ne lui demandait pas pardon.
comment demander pardon à un nombre premier ? l'est est un
point cardinal où se lève, comme le soleil, sensuelle, la mort.
qui demanderait pardon à la mort ?
dans les rues toutes de poussière, dans lesquelles
dormaient les chiens de
garde des musées de l'accident, le son des cloches
parsème partout la végétation du relativisme. c'est là que je
suis née, dans un pays ayant une seule sortie, dans la terre,
ver de terre.
au fur et à mesure que je fuyais le sentiment de posséder
les autres, j'étais moi-même possédée.
l'identité est une coquille de noix, bien peu nombreux sont
ceux qui arrivent à
l'ouvrir, et alors, les nerfs à fleur de peau, ils la cassent
du talon, l'amande de noix joue son jeu d'ange défiguré,
noyau des hyper-violences,

¹ Œuvre de Hermès Trismégiste : compilation ésotérique née de la rencontre des idées religieuses de l'Égypte et des superstitions savantes de la Grèce (Ier - IIIe siècle après Jésus Christ).

l'illumination attirait sur nous les appétits de l'obscurité,
et et les humains commencèrent tous à être possédés
par une sainte écriture de la manipulation,
l'idéologie dromo-sphérique des révolutions
sans commencement et sans fin, l'évangile de l'arrachement
au forceps du corps du seigneur.
je suis personne.
au-dessus de la continuité de la genèse et de l'action
on était plus forts

**entre les deux, il n'y a pas de troisième.
c'est ainsi qu'il convient de regarder.**

la mémoire
humaine peut bien être une salle toute vide
à propos de laquelle le surveillant répète sans arrêt aux visiteurs
qu'elle a hébergé, au temps jadis, plusieurs épées japonaises.
ladite salle est plus d'une fois troublée par l'écho de certains pas.
et non pas par leur diction parfaite. ces pas parlent au sujet des
humains qui dévorent, engloutissent l'espace,
tout en se dispersant à leur tour.
l'est était un désert où les barbares des utopies inscrivaient
sans interruption des discontinuités non uniformes.
ce qui est fait n'est pas celui qui sera le créateur
peut-être la mesure et l'harmonie régnaient-elles dans l'ordre.
j'étais encore en bas âge et je n'aimais point les poupées.
tout juste les animaux en peluche. embrasser un ourson jaune
était le remède susceptible de me faire sentir que les deux moitiés
du corps obéissent aux commandes les plus courageuses.
l'obscurité est la tentation de la scission.
maman avait l'habitude d'essayer toujours le clavier du piano
avec un chiffon jaune. les sons séparaient ensuite l'air en deux :

d'un côté le paradis,
de l'autre un temple, toujours le paradis, à savoir : de la neige.
compréhension,
la mémoire cherche le cœur tout d'abord, en prend le pouls et,
avec cette chanson, elle ressuscite une histoire.
corpus hermeticum un fauve évitant la nécessité

**un poisson qui perd sa peur de l'air.
jeux et jouets sadiques.**

un beau soir,
le nez collé contre le froid de la fenêtre, j'ai vu dehors
un rat. les enfants le couraient armés des gros balais
à nettoyer la neige.
pourtant, le rat, courageux, jaillissait d'entre leurs jambes,
inépuisable,
en couinant joyeusement toutes les fois qu'il réussissait à les tromper.
il aimait ce jeu.
peut-être la tentation de la mort était-elle toujours un jeu,
seulement c'en était un sans règles et mené jusqu'au bout.
quand j'ai soufflé une fois bien fort,
les fleurs de glace ont fondu, de même que se déchire
le rêve au petit matin sous la température du réel.
le rat avait disparu dans la neige.
le sang peut bouillonner à partir de l'étincelle
d'une simple pensée.
ultérieurement, j'ai retrouvé le rat dans certains rêves concernant
l'est. je devenais de plus en plus féminine. la fenêtre
devait rester ouverte. l'air de l'est abonde
en exhalaisons et bactéries.

les gens de l'est viennent au monde à partir des contes sanglants
de tels ou tels clowns idéologiques. as-tu idée des sadiques ?
me demandai-je. mais pas du tout
enfermée dans corpus hermeticum

**je voyais que dans l'eau le feu ne brûle pas
et n'illumine pas non plus.**

au-dessus
de mon piano reste depuis toujours, un portrait en crayon.
l'un de mes portraits en sépia.
les cheveux en broussaille et une mine dure, oblongue et raffinée
minutieusement comme une idée fixe, quand j'ai appris,
il y a une trentaine
d'années,
que, en fait, j'avais eu trois, et non pas deux frères, qui sont
morts, j'ai su alors qu'il valait mieux être femme, mais eux,
ils avaient tous été
des garçons, et probablement que
ils seraient devenus malheureux en tant qu'hommes
ou trop occupés par
toutes sortes de guerres, ou par le déchiffrement de certaines
crispations invraisemblables.
les livres d'amenadad avaient abraham pour point de départ,
traversaient en survolant quatorze peuplades
pour parvenir à david,
et traversaient encore en les survolant quatorze peuplades
pour arriver à la déportation à babylone,

afin que, au bout d'autres quatorze peuplades
on parvienne à jésus christ.
j'avais du mal à trouver de la nourriture
pour les souvenirs de mes frères garçons.
et alors, la vierge s'endormait, la tête appuyée sur
mon épaule droite, de sorte que, en dormant, elle ne pouvait
me servir d'intermédiaire entre moi et le seigneur.
je regardais en haut, en devenant transparente pour mon
entourage.
la vapeur s'épuisait vite.
bouffée de pissenlit
ces âmes timides qui ne s'éparpillent pas

**sauvée à grand-peine de mon corps. vie de nombre
à bien de zéros.**

ce n'est pas simple de dire bonjour
dans le cyberespace.
ni d'inviter les gens autour d'un café virtuel. un café fort et aromatisé.
moi, on m'a invitée un soir à entreprendre un voyage
sur la lune. je lui répondis que j'avais fait autrefois du patinage
de vitesse. je savais donc ce qu'égratigner un miroir voulait dire.
je prenais
bien le miroir avec mes deux mains et l'étreignais fort dans mes bras.
le miroir se régalaît de mes minuscules grimaces.
bien affamée hypocrisie.
le miroir me croûtonnait tous les jours.
le voluptueux miroir, l'axe du soi en tant que lieu géométrique des
images dans le miroir, avec un repérage rapide,
l'horizon souhaitable de la remembrance me retrouve et me
séduit en me tentant où que je me trouve.
aspiration de métonymies hyperboliques. je sais que je suis
simplement un numéro à huit zéros
inscrit dans les statistiques d'un tyran.
l'est en tant que tanière des âmes sauvages
en voie de disparition.
de quelle manière, maman ?

**une bête sauvage évitant la nécessité.
une maison est tout juste**

une pensée protectrice : on y entre et on s'attend
à être attaqué.
les murs en chancellent de temps à autre,
l'air reste au dehors, tout en pulsant, en se démenant
comme une main
laquelle ne saurait plus prendre la main salvatrice de celui
qui se distancie en même temps que le réel.
dans la maison, il fait chaud et les albums d'art frémissent comme
des arbres nerveux.
leurs pages font que je me ressouvienne des regards de zaïre.
dont je ne sais plus à présent, qui elle était,
pour la bonne raison que je ne l'ai jamais vue,
bien que je réfléchisse souventes fois aux quelques paroles
échangées par télépathie et dont ultérieurement il a poussé
des plantes jamais vues.
ou peut-être est-ce ainsi que l'on va se rencontrer nous deux : face
à face, pareillement à deux voleuses, le tableau et le spectateur.
l'est en tant que zone de la kleptomanie
tends la main et rafle l'âme convenable pour toi

**ces âmes emmurées dans des corps
qui ne leur ressemblent pas du tout**

c'est elle qui m'a trouvée
sur l'étagère des livres indésirables. j'ai su
du premier moment qu'elle était une dégustatrice.
l'odeur de femme superstitieuse spécifique du papier de livres
l'avait éveillée à la réalité.
tout ce qui est vivant doit être mis par écrit et élevé.
dans les propos, il y a des mamelons et des corps qui flottent
à la dérive. un soir, il y a environ deux décennies,
mon père m'avait demandé : sais-tu comme il te sera difficile
de te séparer d'avec tout ça ?
entre-temps, j'ai cherché sans désespérer une adresse.
les rues et les villes étaient toujours trop sombres,
les maisons trop profondes,
pareils à des puits de pétrole, susceptibles de s'embraser
à tout moment.
les portes ne s'ouvraient point, alors que les fenêtres scintillaient
comme des écrans, sur lesquels jaillit, joyeusement
dans la nuit de halloween,
la mort.
à peine maintenant, comme une volute au-dessus du temps,

a-t-elle formulé
sa réponse. j'ignore, sans l'ombre d'un doute, et ne le saurai que trop
tard, comme à l'accoutumée, mais, entre-temps, l'interrogation
s'était éteinte, comme une étoile. au-dessus de la mémoire de l'est
exclu de la carte. le miroir me portait un peu partout,
dans son marsupium.
des pas, un vagissement, cling clong
des corps ondoyants s'envolant

**le réveil dans corpus hermeticum II.
rats et occasions capables de donner le change.**

seulement
les pêches mûries et les seules pommes gold font un bel effet
dans l'argenté vase à fruits.
le plafond s'ondule de temps en temps et c'est ainsi
que j'ai appris que zaire
pratiquait tous les jours la pêche blanche au trou.
elle enduisait sa main de lard fumé.
ensuite elle plongeait sa main jusqu'au coude,
dans l'eau froide comme la glace
et attendait, en remuant légèrement les doigts. le poisson
s'approchait et lui mordait les doigts. zaire l'empoignait et
le ramenait à la surface. elle prenait vite un gros couteau et,
d'un seul coup de lame, elle tranchait en l'air la tête
du poisson. se démenant encore, le corps atterrissait dans une marmite
gigantesque, au-dessus des autres corps de poisson.
afin de se réchauffer, la femme fourrait ses poings
dans le museau du cheval noir.
lequel la suivait partout, fort obéissant. il avait appris à manger
le poisson encore remuant.

un exercice que je pratiquais souvent : je construisais par
la pensée une figure et ensuite un prétexte afin de trouver
un lieu géométrique.
le temps n'existait qu'à l'intention des gens ayant des rats.
le resplendissement commençait à pâlir

la veille et l'exode des interrogations.

elle ne dispose que d'une moitié de réponse.
dans le fond, le chemin se ferme là où il s'ouvre.
elle se proposait toujours d'atteindre à des points situés
beaucoup plus loin qu'elle n'aurait pu atteindre.
une ombre sur un mur s'édulcorait toujours davantage,
jusqu'à devenir le corps d'une interrogation.
dans le temps, mon teint était blafard, plus pâle.
c'était à cause de la fièvre de vivre. la jeunesse calligraphie
des cavaliers fantastiques à même les toits. le silence est un vice
commode. où je me trouve les mains attachées avec une écharpe
violette.
en serrant au poing un fer à cheval. le chemin d'un
souvenir en route pour le recycle bin

tel un philosophe autiste, l'obscurité.

j'ai toujours tenu un journal à jour, avant que l'histoire ne commence à flotter à la dérive à même l'eau qui délogeait les cujus des cimetières pour les rejeter dans les lacs de barrage-réservoir de la manipulation.

dans les murs à la fac, j'aimais garder les tickets de train et les billets d'avion.

en fait, c'est dans un album aux pages gigantesques que j'ai amassé des témoignages sur le périple que j'ai parcouru afin de parvenir là, sous les draps du service de réanimation. qu'est-ce qu'on peut remarquer sur ma dernière photo de groupe avec de jeunes hommes ? une vraie femme porte autour de son cou un boa constricteur. l'écharpe flotte doucement sous la ligne d'horizon.

les plages de sable constituent simplement les îles flottantes des idées concernant la sexualité. j'écris aux minuscules, cursives. ma vie reste suspendue à ma propre imagination, pareille à une émeraude négligemment sertie sur une chaîne d'argent.

l'est sent bon l'encens et la fenaison fraîchement coupée autant d'invisibles formes d'identité

la décomposition en jeux du corps hermétique.

elle n'avait plus jamais joué à colin-maillard. elle était
l'enfant le plus profond de la famille. je la cherche afin de lui offrir
une portion de confiture de marasques.
mais je ne la trouve jamais chez elle. j'ai appris
un jour pourquoi on peut devenir tout de suite
un patient chronique du vitalisme.
j'écris sur la faim de stimuli et puis je jette toutes les feuilles
à la corbeille. dès mon âge le plus tendre, j'avais pris
l'habitude de détruire
tous les manuscrits, à la suite de la parution d'une œuvre quelconque.
les seules
ébauches sur la femme invisible ont été bien
conservées. soigneusement, le voleur efface ses traces. pourtant
la mémoire garde le scintillement de la lame du poignard.
mes propres photos sont des gouttelettes en provenance
d'une blanche fontaine.
débordant de senteurs et de sons. de froides rafales de
mitrailleuse russe. les crânes crèvent tout en voltigeant comme des
noix encore vertes. le même son ressort du clavier
de mon propre piano.

cet égrènement de caillots de sang constitue une véritable chanson
laquelle occasionne un accident hémorragique ou bien un
accident historique. un stop-cadre sur les cadavres remplissant
la bedaine de l'oubli. l'agrégation des fascies de la mort autour
d'un germe. chanson.
la sol do mi do sol do fa.
je forme encore le souhait de revenir à la réalité reniant
la moindre histoire

ce que l'on voit et l'on entend en soi

je saurai par la suite
quelque chose sur qui je ne suis point. le soir, quand on se met
à table, la famille retrouve son propre rythme.
on se regarde d'un air complice.
tout un chacun voit dans son assiette un œil se dilatant
jusqu'au point de s'agripper
autour du spectateur tout en l'absorbant à l'instar d'une
ventouse dans sa propre mythologie.
c'est bien le vent qui crée les contes, et non pas l'homme.
ce dernier ne fait que les diffuser parmi ses frères, lorsqu'il
arrête de labourer et d'ensemencer. l'histoire de l'est s'est
répandue et diffusée de prison en prison,
de résidence surveillée en résidence surveillée,
de fosse commune en fosse commune, d'angoisse
en angoisse. le danger d'être pillé pour les lambeaux
des souvenirs traumatiques s'accroche à moi tout comme un
aimant. le jour suivant, il peut tomber à l'eau comme une
monnaie ancienne et fort précieuse.
blong – bling.

la trauma de l'est est sa forêt de chaînes et de fils de fer
barbelé à partir desquels les femmes, sélectionnées comme
de très pratiques instruments idéologiques de monte, se
sont confectionné robes et placentas. le jour croissait sans armure,
comme
la peau d'un bébé recouvrant les blessures putrides de l'est.
en nous regardant par le jugement d'une absence

**car elles recommencent toujours
ce qu'on ne saurait accomplir.**

toutes les fois qu'il m'a fallu repartir et aller mon chemin, me
suis-je demandé, tout d'abord, de quoi vas-je manquer si je pars ?
et, si j'en arrivais à la conclusion que la famille allait me manquer,
je ne partais plus. ensuite, si, ultérieurement, j'avais le mal du pays,
je n'arrivais même plus à rêver. et pourtant,
si je comprenais que, sous une forme ou une autre,
je languissais après l'est,
je brûlais tous les ponts me séparant d'avec mon miroir.
s'ils avaient vécu, mes frères auraient laissé pousser leurs barbes,
dont ils auraient chatouillé leurs femmes derrière l'oreille.
ces filles qui ne sauraient apprendre à devenir femmes sinon
d'après les bruits décroissants du froid qui essuie les fleurs
de glace du miroir.
les pissenlits poussaient de la terre humide
en une seule nuit et se penchaient timidement vers l'est,
avec une révérence calligraphique.
les journées auraient été peut-être plus jaunes que l'ourson
de peluche de l'enfance, je n'écoute plus chopin,
dès lors que j'ai vu la souffrance des mains de rubinstein.
un potier en train de pétrir la montagne. la journée croit sans armure
comme une peau de bébé recouvrant les blessures putrides de l'est.

son de cobza et de shofar, d'orgue et de violon. des corps
hermétiques.
de petits pas alertes de femmes allant de ce pas pour pleurer
un jeune mort.
hauteurs de l'air qui volent et eaux qui naviguent en nageant.

**séparation, acquiescement discourant
sur le commencement.**

un maya
a anciennement inventé la roue seulement et seulement pour
que son fils aie son propre jouet, aussi longtemps que ses parents
étaient dans les champs.
néanmoins, un texte est tout ce qui reste après que la colonne
de cire s'est écoulée à la base de la bougie.
je réfléchis à présent aux femmes perdues de l'est.
pareillement à un enfant qui ne peut s'arracher
au subconscient de sa mère, leur souvenir rôde autour de moi
à tout moment et j'ignore pourquoi, cette pensée me
rappelle vers les vallées plongées dans le brouillard, de sous lesquelles
s'échappaient le sons de cloche et de tocsin.
probablement me suis-je trop éloignée et encore
entend-on cette voix. le village est désert à présent
alors que j'étais tout à fait sous l'emprise d'une tenaille
la veille et l'exode des enchantements. autant de promesses oubliées.
le moi est une tour de guet, un lieu d'observation de l'absurde.
je voudrais mourir à l'étranger.
manger le jus rouge d'une betterave et du pain de seigle.
entendre les bourgeons éclore et éclater en moi.

elle tombait dans le monde de même que s'effondre
un grenier croulant
sous un fatras de vieilles choses lors d'un tremblement de terre.
des bruits secs de crânes dont
les femmes de l'est ont poussé les murailles
comme des ventres bien durs.
de muets accouchements, pendant lesquels les mères s'enroulent
dans leurs propres
enfants afin de mieux entendre les bruits du monde.
qu'est-ce qui se passe au dehors ?
une voix ineffable autrement gémissante

**les lettres sur lesquelles prennent appui
deux injonctions parallèles.**

au commencement, ce fut le mot ieshua. les romains ont remplacé
la lettre a par la lettre s.
l'est s'étalait sur mes épaules pareillement à une fourrure d'hermine.
une femme toute nue enveloppée par la carcasse
d'une déconstruction.
quarante et un ans passés dans le camp. un peuple à cheval sur
le gros balai sentant le fumier. le grenier saccagé
par les voisins. la cachette du nom.
les gens revenaient toujours au sentiment de la mort
comme à un bébé non encore né. tout en regardant leurs bourreaux
en face,
ils se balançaient, résignés.
citrouilles sèches. les maisons, vertes et agiles comme
les sauterelles, grimpaient sur les crêtes des coteaux et sur
les montagnes. revenaient en courant à la bergerie.
on montait au ciel, chacun suivant son propre sentier secret.
l'état naturel de l'humain est bien la tristesse, non pas l'extase.
la citrouille, chandelle de dragobete¹. le merveilleux vide
du monde.
je suis le corps hermétique immortel

¹ La Saint Valentin des amoureux roumains.

postures d'état de siège. déconstructions.

viens te montrer toute nue à moi, me disait le contrôleur
de ticket à l'opéra.
le paradis n'est pas pour les bourgeois élégamment vêtus.
je serrais soigneusement ma chair autour des articulations
en verre et je sentais l'attouchement bien âpre de la musique.
la ville se décomposait en de toutes petites cellules.
je vivais dans un mètre cube de suffocation.
postures d'état de siège. quelqu'un nous épiait sans cesse,
le doigt appuyé sur la gâchette.
la liberté est un boa constricteur.
rampant tout doux entre les flocons. à la douane, un homme
à la barbe grise sifflait entre ses dents. saint pierre avait
une gueule de loup, comment est-il né ain-karem ?
étudiante enceinte de six mois, je me devais de
cheminer en colonne, le fusil sur l'épaule, surtout les jours
torrides. l'asphalte faisait fondre mon ombre. les regards
dédaigneux me la balayaient. le manteau de soldat
dissimulait une placenta de martyr.
l'histoire de l'est, un petit chemin défoncé ? que non, le monde est
autrement vorace et cupide, personne ne franchissait la frontière,
chacun
rentrait dans sa coquille.

un trou qui se creuse de lui-même et se remplit de miettes
d'existence, tous les cadavres avaient la conscience du voisinage
d'un autre cadavre. chaque rêve se déversait en un autre rêve
le corps une terre irréfléchie

**l'acceptation du tragique. la perfusion.
la communion.**

la vie de la globule rouge s'étend sur 120 journées. noé a eu vent
directement de son père que la vie de l'humain s'étend sur 120 ans.
la matrice cosmique nous enfermait dans le stigmat. tous les jours,
en mourant, la fascination
du voyage annulait tous les temps personnels.
un seul propos dans la stase : cette chair-là bien rigide et palpée
par des mains gelées est une forme de vie. déchiquetée
par les idéologues.
au métro, la dame aux oreilles trop grandes vendait
son large embonpoint.
il reste des places de parking pour environ quatorze androgynes.
la politique la plus correcte est, en quelque sorte,
la plus nuisible aussi.
les grands vainqueurs que j'ai connus sont
les traîtres. l'est était un gros morceau à vendre. ne le serait-il plus
à présent ? que signifie à présent, maman ? une gorgée de vin
et un morceau de pain en plus. pétri avec des œufs et
de la peinture rouge.
mes chiens affectionnaient la tyrannie d'une idée.
en liberté, on ne saurait être qu'absent.
deleted le texte archétype de la boucherie. du sang capable de parler

**des histoires portant sur trop d'hémoglobine.
genèses et évasions.**

sur le plancher de la salle d'urgence, j'aperçois une tache de sang.
mais non, c'est une fraise, mais non, un cratère.
l'assistante m'introduit l'aiguille dans la veine.
l'attaque de panique est une ouverture à quelque chose de mystérieux.
terrifiée par les lumières de la salle de consultation, j'ai
appris à marcher les yeux fermés. les pointes des aiguilles
s'introduisaient facilement dans mon esprit anesthésié.
ensuite les doigts
assourdissants des brutes. ensuite leurs corps bien rugueux. ensuite
leur propre mort en porcelaine.
l'est n'était rien d'autre qu'une simple chambre d'enquête.
une pieuvre s'asseyait tous les jours sur mes épaules et
m'obligeait à m'imaginer que j'allais respirer uniquement sous l'eau.
j'écrivais ensuite le texte sur la mort, sur commande,
je l'offrais à la professeure et partais.
en toute tranquillité ? jusqu'au lendemain,
quand l'est éclatait de nouveau
en nous, à l'instar d'une pandémie de peste par implosion.
un autre texte sur l'intervalle. avec une autre anecdote
sur les dictateurs verts et rouges.

sur mon revers, quelques gouttelettes de salive en provenance
de la bouche de ce
propagandiste qui ne pouvait se propager que grâce aux
réseaux d'enfants mis au monde comme lors d'un travail
à la chaîne. la moindre
piqûre me séduit et m'entraîne vers le versant
invisible de la vie.
depuis le 14^e étage, comme depuis un autre siècle,
l'on aperçoit une tache
jaune en train de traverser l'histoire de la photographie. la dame
catherine lave par des images liquides les prises d'opium
de son époux idéologique. c'est la beauté qui sauvera le monde.
alors que l'intelligence la détruira.
au moment de payer mes achats à la caisse, j'aperçois dostoïevski
mendiant deux sous pour fumer.
est-ce à moi que tu demandes l'essence de l'être ? je sais un jardin
dans lequel
quelqu'un sous une dalle, en est à sucer du sang.
et dieu de m'expliquer aimablement : ah non, c'est la terre qui boit
le sang de ton frère. le premier frère de mort. le deuxième frère
de mort. le troisième frère de mort. le sang floral. fille en fuite.
le temps est le corps de la naissance

la chute d'aristide. le sang s'épanouissant.

kashe lihi'ot jehudi.

un raki pas cher, fait à partir de pailles.
un jour, un escargot, aristide, avait surgi dans ma salle de bains.
une nuit, j'étais agenouillé et vomissais. l'escargot
glissait sur mon dos, en laissant une trace qui traversait tout d'abord
mes omoplates, ensuite ma bosse. quelques semaines plus tard,
une bosse a commencé à lui pousser aussi dans le dos. entre-temps,
sa bosse est devenue igloo, et alors aristide eut sa propre
maison à lui, il n'est plus revenu chez moi.
je me réveille de nuit et vois un visage d'humain.
un autre à chaque fois. qui disparaît dans les flammes
au moment suivant.
le moment où celui-là me regarde est un vrai rasoir. il me
reste un cri et un spasme. le seigneur purifie
le sang capable de salir.
le bouc est renvoyé aux oubliettes.
le désert est là qui moud mes vies pas saintes du tout.
je fais la queue. ce soir j'aurai bien un visage. demain
j'aurai bien un corps. le sang ruisselant le long de mes jambes.
le spasme de l'est, par lequel les femmes expulsent leurs enfants
directement dans les cellules soigneusement gardées.
un vent hallucinatoire souffle parfois dans ces parages

tu n'oublieras pas ces noces ensanglantées.

cette année-là, l'oignon pourrissait dans le sol.
personne ne se présentait pour racheter la mariée.
goel s'éteignait un peu plus chaque jour.

la mort ressuscite toujours.

moi, j'appartiens probablement à la race de tubal-caïn le forgeron.
je grignote des racines et bois des cristaux liquides de stibine.
le sang inutile s'écoule partout. j'avais acquis la ferme conviction
que tous les humains n'ont pas besoin de ce liquide rouge, tellement
visqueux. d'aucuns démontent le noyau de l'atome à l'aide
d'une tenaille.

le noyau rouge fait irruption juteusement. le sang est la coupe
de joie. réunis mais non pas identiques, c'est ce que je dis
à mon bien-aimé.

soudés par le sang et tellement morts.

l'un englouti par la terre, et l'autre mangeant de la terre.
autrement belle, au point que tous pleuraient sur elle.

l'est s'allumait comme un falot démodé.

mes aveugles le tâtaient et disaient que c'était une galaxie.
orion. moi j'étais

le seul humain à voir tout ce qui était visible et tout ce que
l'on sait. toujours est-il que ce que je voyais,
n'était pas ce que je savais,

et tout ce que je savais, était juste la pointe empoisonnée d'un
être qui me concurrençait à tout moment.
l'est en tant qu'environnement d'immersion schizoïde.
ce que je voyais n'était pas ce dont je rêvais

**ces patries spirituelles dans corpus hermeticum III.
le sang de l'alouette.**

le plus correct, ce serait : non pas demain, mais jamais.
toutefois, non pas jamais, mais toujours vaudrait mieux.
logiquement pourtant : ce qui n'existe pas, ne saurait commencer que
lorsque cela prendra fin.
maman accueillait mon père habillée d'une robe
verte. deux quidams l'emmenaient sur une civière.
il avait déjà une longue
barbe. il ne se souvenait plus de rien, la guerre avait explosé
directement dans sa tête. son regard, on y plongeait comme dans un
lac de montagne. glacier en ébullition. maman et toutes
les femmes. la guerre et toutes les veuves.
la vocation du multiple est une forme d'autolyse. moi je suis
toutes les femmes. « peux-tu donc être belle ma bien-aimée,
pareille à une tirtha,
agréable comme la jérusalem... »
obscurité et perfection : je me suis réveillée au petit matin
tout près de la boulangerie, l'atelier de sephira tiphereth. dans
l'arbre sous ma fenêtre, une alouette saignait, en se réunissant
avec mon image dans le miroir.
je regardais pour la première fois autour de moi.

toute une herbe de lettres,
fourmillant de chenilles. des hommes fauchant le pâturage,
de leurs barbes fouettant l'air vif de l'est. ces coups de fouet attirant
les juments luisantes dissimulées dans l'ombre.
des femmes s'en sortant
du four, toutes pareilles à des brioches rituelles.
en se réunissant avec mon image dans le miroir,
celle capable de voir

**des asters attirant chiron
le guérisseur.**

un pseudonyme comme une énigme.
asters. ma guitare avait des cordes faites à partir
d'intestins de poisson.
en pinçant au-dessus du soir une corde infectée par
la mélancolie. j'ai fait la rencontre de chiron le guérisseur.
que viens-tu faire dans l'est sauvage et utopique ? lui demandai-je.
il avait de l'or.
moi j'avais bien des malédictions et des sorcelleries,
j'avais incantations et remèdes.
vieilles femmes empalées sur des croix de bois tendre.
les maîtres de cérémonies sodomisatrices et les présidents qui
saccagent des cadavres. bibliothèques défigurées par la peste
nationaliste. écrivains qui écrivent au venin. collections de
feuilles mortes englouties. livres mutilés. volumes
brûlés. tomes violés. histoires amputées. cultures effacées
de la mémoire. poètes suspendus la tête en bas par
leurs propres vers, afin de pouvoir pleurer des larmes de sang.

asters¹.
chiron² me portait dans ses bras par la réanimation. je te berce,
disait-il, je te secoue les objets, te blute, je te conduis
à la divinisation.
l'instant d'après, on le voyait voler près de la fenêtre,
en assombrissant l'est.
il y a deux temps : celui qui m'assaillit et celui qui
n'existe point

¹ Ici, *aster* (qui signifie : Genre de plantes vivaces, de la famille des Composées, tribu des Radiées) prend un sens proche du sens étymologique (astre).

² Dans la mythologie grecque, Chiron est un centaure – le plus vieux et le plus sage, mentor de nombreux héros.

**le seigneur est ce filet de voix
auquel s'accroche l'appréhension.**

les femmes, pareilles à des bouquets de saules,
se penchaient fluidement
au-dessus de menhirs¹ dans lesquels habitait la magie de l'est.
toutes seules.
de jeunes femmes tout à fait invisibles.
sur un rebord de la berge, toute absorbée par des rituels sacrés,
ma grand-mère
s'inclinait sous le poids de la hache. elle la levait au-dessus
de la tête avec une certaine lenteur, tout en fermant les yeux.
Ensuite la tournait et retournait dans l'air d'un mouvement de 360°,
en poussant
un cri bref, en coupant le bois svelte détaché
des troncs d'arbre tombés dans l'eau. le coup survenait
à deux secondes du cri victorieux, empêchant les morceaux
de bois de se tortiller. grand-mère mettait des chemises blanches
brodées et des broderies à points en rouge et noir,

¹ Monument mégalithique de pierre brute ou légèrement dégrossie, de forme allongée, d'une hauteur variable (généralement 3 à 10 mètres), fiché verticalement dans le sol et faisant généralement partie d'un ensemble

et un pantalon bouffant d'équitation la différenciait de toutes
les autres femmes. pour elle, l'est était une demeure
funéraire abondant en chansons de guerre.
les morts sont les grosses cordes avec lesquelles dieu
nous attache à la rive.
à quoi ça sert de nous en éloigner sans cesse ?
le devoir de l'humain est d'attendre sa naissance,
comme une clairière volée.
mais eux, ils enlevaient le rêve à la bouche de mon enfant,
en sevrant son esprit

**grand-mère mordait le seigneur et
fendait l'enfance en deux.**

enfermée dans le sarcophage du couple couché, j'avais besoin moi
de forceps, pour pousser le son terrestre à partir de mes poings.
et la couleur de la terre dans chaque nervure de ma peau,
et l'odeur de la terre à partir des narines brûlantes,
comme un cancrelat.
j'entrais profondément dans les rets de l'est
et je m'y perdais toujours.
était-ce un chemin quelconque ou bien était-ce la voie étroite ?
un homme ne cherche pas un autre homme.
le seul boulanger veut faire du pain éternellement.
mais il en va tout autrement des pastèques. moi,
j'attends celui qui vendait,
il y cent ans, devant nestor, des tranches rouges de pastèque.
grand-mère mordait à pleines dents dans la pulpe bien mûrie
et y remordait goulûment. je considérais craintivement le jus rouge
qui dégoulinait de ses lèvres, ensuite le long de son menton
et de son cou et sur
sa poitrine. un filet mince comme un fil à coudre dégoulinait
sur ses seins et filait
sur le mamelon gros et brûlant, à partir duquel sortait la vapeur.

les eaux rouges reviennent toujours à la rosace.
le seigneur est une figure géométrique dont le centre
est partout et dont la circonférence n'est nulle part.
mais qui embrassait donc tétraktys¹ ? j'apprends que j'ai encore
eu un frère qui était suspendu à moi. après qu'il fut mort lui aussi,
quelqu'un se vantait partout de ne pas avoir supporté d'être
le jumeau d'une femme.
le désert de l'est déborde de bourreaux. avec une poussée mysogine
se manifestaient et s'éteignaient des civilisations enfouies dans
des cahutes. trop tendu, le brave muscle de l'espèce
crevait comme une vieille grosse corde.
la barque s'éloignait du rivage.
grand-mère s'enveloppait dans un éclat de rire et tournait
la hache au-dessus de la tête, en fendant mon enfance
en deux.
l'accident accélère l'oublié regardé.
le regard le fauche.
le regardé revient chez moi dans mon rêve,
tout en continuant à écrire

¹ Le mot *Tétraktys* signifie « quadruple éclat rayonnant ». Ce mot évoque le nombre 4 (Tétra) et une lumière rayonnante (Actys). Sa formule numérique est la suivante : $1 + 2 + 3 + 4 = 10$.

**concernant la sortie du rêve de dalit.
de l'origine de l'hermétisme. des couleurs**

et ce fut encore dalit. la racine paternelle de grand-mère.
il y a deux cents ans, l'est s'étalait sur la carte comme
un tendre abdomen de grenouille.
un pauvre quidam, en provenance d'un village près du delta,
s'en allait aux turcs.
dalit a charrié du sable et de grosses pierres. a élevé des chèvres
et leurs petits
bigarrés, des ruches d'abeilles. des couveuses
et des cloches en or, ensuite
il a acheté une belle femme et une vache.
ultérieurement, cet homme revenait avec elles chez lui, dans
son village du delta. la vache rouge et la femme à la tête voilée.
mais les autres femmes les ont chassés les deux,
en leur jetant des pierres.
alors, dalit se creusa une cahute dans le sol,
à l'orée du village, et là il a vécu avec sa turque, à tout moment
s'épianant réciproquement. qui sortira le premier
de la cachette. ils avaient deux lits, mais jamais
ils ne couchaient ensemble dans le même lit, conformément aux lois
régnant dans son pays à elle. vers la fin de ses jours,
la turque se fana tout d'un coup.

elle se ratatina comme un morceau d'amadou et alla de vie à trépas.
par un soir de pluie, pour la première fois de
leur vie heureuse, l'homme se coucha près d'elle dans le lit,
l'embrassa et passa toute la nuit de la sorte, en la regardant de
bien près et en parlant à tort et à travers avec elle, comme il
n'avait jamais pu le faire avant. à la pointe du jour,
l'homme se dirigea tout seul vers le cimetière et il passa toute sa
journée à creuser un trou bien profond et très beau
pour le corps de sa mariée. le soir venu, rentré chez lui, il monta
sa femme sur son dos et avec elle suspendue à son épaule, comme un
sac rempli de blé, il parcourut les ruelles du village, du côté du
cimetière. la mariée fut vite engloutie par la bouche avide de
la terre. rentré chez lui, l'homme eut froid tout à coup.
il mit le feu au lit de sa femme, ce fut un grand feu, et il s'assit
en tailleur près du bûcher. une chaleur inhabituelle l'envahit
de toutes parts, le pénétra et le dévora comme un dor. dès
lors, personne ne l'a plus jamais vu par là et personne ne
se demanda au grand jamais, ce qu'il était devenu ni où il était passé.

personne

n'a plus jamais parlé de lui.

l'est s'empiffre des os et des pensées des étrangers.
les ailes se déploient au-dessus de la tête du voyageur.
deux fortes mâchoires le happent et des milliers de griffes
trifouillent dans ses boyaux.
une étrangère dans mon pays perdu.
ma tranquillité consistait en une nouvelle maison
où résidait une fleur blanche, méditative

**délivrances qui lui confèrent une consistance.
le poète captif de la syntaxe.**

mon cheval était fort fatigué et s'est couché sur le dos,
les jambes en haut.
bien raidies. un jouet tari, à bout de forces.
mourir autant de fois que toutes les fois cela sera possible
réveillait ce son-là. moi, j'étais uniquement
ce que j'entendais en rêve.
avinu malkeinu. le seigneur est ce que l'on devine
par un œil hypermétrope. le cheval ailé en errance
à travers un hinterland¹ de mémoire paradoxale.
j'ai eu moi aussi des griffes, pareilles à des secondes piquant
la carotide de l'être imaginaire.
la chair de mon piano brillait comme une créole épuisée.
à un moment donné, ses mains à elle s'assoient autour d'un cœur.
auprès du jeune mort, une jeune fille aux cheveux blancs, pleurait.
l'est en tant que bois de résonance. socrate n'a eu point de mal
pour éclater de rire : un, deux, trois – mais le quatrième,
à qui appartiendra-t-il ?

¹ Arrière-pays.

le poète est tout simplement un étranger averti par l'ange de ne pas
poser de question. afin de disparaître, il ne vous faut point
de traces, tout juste des syntaxes.
la liaison entre la mémoire et le corpus hermeticum III

***clutch.* quand quelque chose est difforme ici-bas.
shtetl désert.**

le paradis est formé de 49 sphères en
rotation. leurs centres attirent les pêcheurs et les poètes
damnés. au bout du fil se trouve toujours l'appât
dans lequel mord la mort, de sa gueule de drogué
incurable.

ma première amie d'enfance abondait en
mes projections. je lui racontais les rêves sur shtetl et lui
sécrétais une nouvelle positivité. je l'amenaï dans les rues
pavées de dalles carrées en granite, sue lesquelles les sabots
des chevaux attelés aux fiacres couchaient les bruits de l'est
repu. je l'enveloppais dans une vieille robe en dentelle
faite pour les mariées. celui qui aimait maman et mon père, aimait
l'empire du ciel, lui disais-je, et je fermais ses yeux,
comme on fait d'une ancienne poupée. moi, je lui ai appris comment
se débarrasser de son ombre.

clutch. des verres remplis à ras bord de liqueurs et de palliatifs.
si quelque chose est
difforme ici-bas, il est d'abord difforme dans l'ego. cet
arbitre faisait toujours erreur.

un homme ne languit pas après une voix parfaite, il préfère une
chanson éraillée. où il puisse se contempler. à la cathédrale,

je m'asseyais toujours entre les sœurs shumann. tu
as fermé la fenêtre, n'est-ce pas ? disait la jeune shumann
à la vieille shumann.
c'est ainsi que s'ouvre le monde : par deux blessures inguérissables.
les voix de l'est et la redécouverte du sacré. seigneur,
reste dans ta cachette.
les deux blessures jamais guéries s'ouvrent présentement en moi

**le vagabond céleste. quand ce qui se
voit ne scintille plus du tout.**

alors que je fermais les paupières de maman, de ses yeux
jaillissait l'eau baptismale.
l'important, c'est que la série de nos pas
ne se termine jamais.
j'ai eu, par le passé, une pincette à extraire le chaos des
alvéoles. les images voltigeaient de tous les côtés.
dans un homme éteint, le réel précipite à partir de cristaux virtuels.
la rue est parsemée d'éclats.
le chemin tortille sous les pieds comme un serpent
sans tête.
je mettrai longtemps à grimper sur une échelle en argent.
le ciel n'est visible qu'à partir d'une certaine mansarde.
depuis quelque temps, toutefois, rien de ce qui se voit
ne scintille plus.
et ce qui se détachait de moi, c'était bien l'ombre de ces ailes-là.
envole-toi.
au-dessus des hypothèses et de la lumière ténébreuse

**les retrouvailles du corps dans la massa
confusionis. anxiolytiques à l'intention
des incarnations**

tu es encore là ? demandé-je au douanier pendant quelques milliers
d'années. je suis uniquement une autre solitude sienne.
il cache son ombre dans le ciel. ou peut-être les nuages couchent-ils
la neige à même les étoiles. j'ai une drôle de fièvre.
la température de mon corps commence à baisser à cause d'une
lecture inadéquate des psaumes. les versets sont dissimulés
dans massa confusionis.
je mets au monde des enfants que j'installe
dans les vitrines d'antiquités.
la mort est mon premier jouet. lequel me ramène
toujours à la vie. je la regarde posée dans le chandelier :
le pilier du monde. un innocent homme noir l'a baptisée
miss fatalité. c'est juste une chandelle.
une lecture lumineuse.
une interminable répétition de la descente du saint esprit dans
la mitochondrie. l'est est ton fils aussi, maman. voilà, reprends
ton jardin perdu : citrouilles, maïs, betterave, haricots,
tout cela se binait difficilement. la canicule, comme un fleuve de feu.

la forte odeur de la propagande, la fiente, le flegme.
parvenue devant son mari, nu-pieds, la jeune fille
s'intimidait, comme si elle brûlait vive.
un temps des cicérones égarés

**ébauche de putain idéologique dans le pays
des utérus gonflables. les esclaves**

c'est à présent que je vois la baisse. les maisons s'écroulent
sous le poids des boues.
les jardins s'avachissent sur les cuisses avenantes
dans le temps. les muscles de ma mimique s'amincissent.
les femmes se séparent d'avec le destin
sur les quais des ports anciens. depuis les
containers d'acier se fait entendre le mugissement où les rêves
se tortillent rythmiquement. les fuyards s'en vont à l'exportation.
leurs dents broient l'obscurité.
comme des touches d'accordéon sur
lesquelles les violoneux concluent l'orgie totalitaire. un sclavus rubeus
transforme les femmes visibles en femmes invisibles.
un deuxième esclave les attache à la terre.
un troisième esclave attache la terre au ciel.
et un dernier esclave attache l'univers aux interrogatoires.
le seigneur, longanime, rassasie les humains. de
la promesse de la vengeance.

la déconstruction de l'est par *deus otiosus*¹. la table
gynécologique officiant la multiplication idéologique de
l'homme nouveau. le premier procureur fourrait tous ses doigts
dans le sexe de l'être hôte. son utérus se lovait
autour des petits peuples.

les enfants pressés sous le pressoir d'un génocide
dont on a passé les fautes. leurs mères se dissolvaient
dans du formol. condamnées à l'ahan.
c'était une fois un pays d'utérus gonflables, ou peut-être
des canons à rayon moyen d'action, par quoi le dictateur
rouge cassait les petites vitres de la planète.
éclats de femmes.
des vers de terre rampant parmi les gros pieds
des ogres.
vitrail aux fragments de regards traqués,
le portail de l'apocalypse

¹ Un *deus otiosus* (du latin "dieu neutre") est un dieu créateur qui n'agit plus ensuite sur le destin de ce qu'il a créé.

**le protecteur des enfants de cendre.
le rêve du nouvel an.**

dans mon enfance, le seigneur parlait mieux les langues
de l'est. il chuchotait en zézayant. envoyait de chaudes vapeurs
au-dessus des mots d'argile. il nous retournait face au tranchant
de l'instant. l'hiver et les joies du jeu.

j'entrais dans la maison surgelée et me jetais sur le divan
auprès de la cheminée.

je m'endormais les yeux rivés sur la danse des flammes sur le mur.

il venait trop près de moi et commençait à
dénombrer. dieu comptait à haute voix près de
mon oreille les enfants qui sont morts ces dernières
heures, ensuite comptait les mères mortes et enterrées en
catimini. il faisait erreur à chaque fois et le soir
suivant, il reprenait le compte à zéro.

les matins, à l'école, je saignais du nez, j'aurais
porté moi les vêtements de daniel. mais ils dégageaient des relents
de chair brûlée. et au grand jamais cette chair ne sentira l'homme.

le nouvel an, agréable, shana tova, shana metuka,
jésus et la vierge tissaient ensemble une gimblette sucrée.
l'est se lovait autour de mon front,
en véritable couronne d'épines.
maman, débordant de tout ce dont dieu ne voulait point

clivage, l'écran sur lequel la bête fait voir son visage.

je m'attendais, du jour au lendemain, à perdre
mon identité. dans un nouvel mirage idéologique de l'est.
les matins, on s'atroupait devant les magasins vides.
l'odeur de pain chaud s'insinuait comme un voleur dans ma maison.
les jours où l'on mangeait, j'avais un sentiment de
culpabilité. ensuite on se mettait à amasser dans des sacs des graines
de bise. les femmes pétrissaient le temps
entre leurs paumes jointes par
les mains des enfants blafards. les glandes mammaires tarissaient.
avant de débarrasser le plancher, je prends soin d'éteindre la lumière.
un champ de la conscience est comme un nouveau continent.
le héros psychique est un agoraphobe, il épie dans l'étroit recoin de
la pensée l'apparition d'un spot. c'est signe qu'il ne saurait avoir
d'enfants biologiques. il monte la garde près du haillon dont
le réel recouvre négligemment les pattes d'un fauve.
le dompteur vérifie tous les matins les nœuds
du fouet.
si j'avais été un homme, je serais bien devenu une fleur de cendre.
parce que je suis une femme, je suis devenue un écran sur lequel
on peut voir la bête.
moi aussi, j'ai rêvé d'assommer le dictateur

**son éclat avait commencé à pâlir.
sevrage avec dieu lors de la décarcération.**

la vie est une forme de télépathie. voire souventes fois
un langage indécent.
afin de ne plus languir après nous, dieu nous
a inventés, le long d'un rivage pierreux, un
succédané, plutôt une confession : je veux te pardonner, seigneur,
pour m'avoir créée parfaite. tout ce que
je souhaitais, alors que je n'étais pas encore née,
c'était d'être juste un éclat.
quand je tâte les lignes de mon corps, je sens que c'est le seigneur
qui a besoin de moi. non pas moi de lui. et pourtant,
on demeure ensemble dans l'intuition du quantum.
deux détenus attachés à la liberté par la même chaîne.
je porte en moi l'empreinte de son ambroisie et de sa veille sur moi

**en obstruant la bouche des utérus. tiré de son sommeil,
un lazare féminin en état de grossesse.**

les mères entraient en immersion et nous considéraient
depuis le fond de la tasse de thé. un œil qui s'empiffre
de son propre iris.

les autres femmes essuyaient les couvercles en verre des
cercueils. des devantures. des boîtes de maquillage.
qui sont les femmes décédées ? demandait le procureur de service.
ces cadavres sont les carcasses des femmes inséminées pendant
les séances du parti. adela, une femme mère de six enfants,
ayant subi trois césariennes, portait deux jumeaux dans son ventre
et avait versé

de la soude caustique dans l'arc-en-ciel utérin.

le col s'enroule et s'enserme autour du cou du grand activiste
du parti et l'étrangle. la main du gynécologue palpe
un relief du refus.

seigneur, regarde ces utérus-là qui s'épanouissent
dans le sol brûlé et obstrue leurs bouches.

le ventre-fenêtre : deux jeunes filles regardent nostalgiquement leur
mère héroïne s'écouler dans le chenal d'irrigations
idéologiques.

les femmes étaient les utérus du parti à l'époque. l'est
m'aspirait dans sa trompe en velours usé, mangé aux mites.
corps inerte, hémorragie de chiffres.
de combien d'inséminations était-il besoin pour que le peuple de
dogmes remplît l'est de boucheries ? non pas femme,
mais bétail.
le ventre-fenêtre ouvrait l'œil de la bête

**l'abattoir d'images sacrifiées. celui qui
voit est celui qui ne sait pas.**

en quelque sorte, l'abandon du concret me ramenait chez moi.
je sonnais à la porte, maman était en train de plier, inquiète,
les murs de la maison et les dissimulait dans un missel.
au moment où elle ouvrait, une image explosait devant
mes yeux. un autre œil se penchait au-dessus de moi,
tout en m'absorbant dans ma nouvelle demeure.
c'est là que j'ai connu emaus, un homme croisé chemin faisant
il tentait d'attirer mon regard avec un mot d'ordre sur l'évasion
du camp.

l'est est juste un accident, une nuit passée dans
un mauvais hôtel de la périphérie. on entendait
une musique d'accordéon, en provenance de la banlieue.
quelques femmes aux tailles minces comme le fil et aux hanches
bombées, se secouaient autour d'un feu. il faisait froid. l'eau
jaillissait de leurs chevelures et éclaboussait les torses
des hommes qui se prenaient à danser une ronde. peu à peu, leur cercle
se serrait autour d'une seule certaine femme,
en la bousculant entre leurs corps de fil, jusqu'à ce qu'ils
l'écrasassent, à tour de rôle.
que reste-t-il d'une femme, après que l'on ait préparé le vin
à l'est ? une gouttelette d'huile, seigneur.

après que la danse des hommes eût pris fin, une vingtaine de
gouttes de nard s'écoulaient le long de ma nuque bien froide.
à côté, une vingtaine de carcasses gisaient couchées sur le dos.
des ventres béants où s'enfonçaient des étoiles filantes.
pourquoi ne peut-on pas refaire le monde ? ma voix prenait la place
de l'*anima*¹. au même moment, je perdais la vue.
c'est seulement le virtuel qui reste chaste.
celui qui voit est celui ne sait pas.
pourquoi ne peut-on plus ré-enchanter le monde ?

¹ *L'anima* chez l'homme et *l'animus* chez la femme sont les archétypes du sexe opposés, c'est pourquoi Jung nomme ce couple « contra-sexuel ». *L'anima* est ainsi une image innée de la femme chez l'homme (c'est la part féminine de l'homme), *l'animus*, une image innée de l'homme chez la femme (c'est la part masculine de la femme).

**tout en pâissant, son éclat augmentait. le ciel se
serrait autour de son nombril.**

grand-mère ne savait pas être vieille femme. je la prenais
dans mes paumes à l'instar
d'un morceau de pâte à modeler et en faisais des figurines.
je la lavais et l'époussetais, elle avait de longues mamelles
dont il sortait une sorte de fumée blanche. elle avait de longs doigts
avec lesquels elle partageait mes cheveux en mèches.
elle avait des yeux profonds où elle me
permettait de plonger. je tissais en quatre les spathes bien
tendres de maïs et j'enveloppais ses os avec.
l'est s'écoulait dans ses tibias à l'instar d'une moelle.
ce jour-là, les bombes tombaient sur la ville
à l'instar d'une grêle.

grand-mère descendit dans la cave chercher de la farine, la bluta
au-dessus de la table, en murmurant des mots incompréhensibles.
elle pétrit une large gimblette en ajoutant la cendre
du grand-père. la gimblette cuit deux jours durant au soleil.
quelques centaines de voisins avaient été brûlés par le napalm.
la gimblette de grand-mère scintillait comme l'œil d'un tigre.
un soir, grand-mère se coucha avec elle sous l'édredon.
l'est ténébreux est jonché de plumes. la nuit commençait même
à la surface des pensées. de jour, elle se traînait dans la cave.

où elle commença à attendre les américains. ils viendront,
ma petite, ils viendront pour nous donner
une de ces médailles d'argent.

le seigneur faisait grimper les hommes sur les épaules
de grand-mère et

puis les laissait glisser dans son ventre. les héros se laissent
manger par les hagiographes. dans une chasteté autrement
subtile, grand-mère vomissait. les lacs se serraient autour
des poissons, le ciel autour de son nombril à elle.

*on pouvait assister à l'immortalité, mais non
à la naissance des merveilles*

Amgela Furtună

Membre de l'Union des Ecrivains de Roumanie – écrivaine, essayiste, critique littéraire, journaliste et promoteur culturel, publiciste.

Master en Sémiotique du Langage des Mass médias et de la Publicité, Master en Communication et Relations Publiques. La Thèse – volume *Monica Lovinescu – est-éthique, Genèses*, récompensée du Prix « Convorbiri Literare » (approx. Causeries Littéraires), en 2013.

Décorée par North America Romanian Press Association, en 2013, par le titre Journalist of The Year in Culture.

Décorée par World Organisation of Bukovinian Jews par Letter of Merit.

En son honneur, dix arbres ont été plantés dans les Forêts du Mont Carmel.

Son début professionnel en revue a été coordonné par Madame Constanta Buzea et M. Nicolae Manolescu : 1997 – sur *La Roumanie Littéraire*, no. 4/1997, sous la rubrique *La Poste de la Rédaction*, de Mme Constanta Buzea et le no. 46/1997 – sous la rubrique *Le Poème doté d'une lettre*, du cycle « Cinci tablouri de colectie » (Cinq tableaux de pinacothèque).

Début éditorial : « Prisonier in Ego » (Prisonnier dans l'Ego) – 1997, Editions Gee International – le Prix Spécial du Jury au Festival National « George Cosbuc » (1997).

Recueils personnels :

1. « Prizonier in Ego » (Prisonnier dans l'Ego), 1997 – poésie, Prix Spécial du Jury au Festival National « George Cosbuc », 1997.

2. « Metonimii de Word-Trotter » (Métonymies de Mots-Trotter), 1999 – poésie, Editions des la Fondation « Constantin Brâncusi » - Grand Prix au Festival National de Littérature Roumaine.

3. « Primul meu Kaddish » (Mon premier Kaddish), 2002 – poésie, Editions Dacia, Cluj.

4. « Poemian Rhapsody » (Rhapsody poétique), 2004 – poésie, Editions Axa Botosani, Grand Prix au Festival International de Littérature Ad Visum, 2005.

5. « Les Elégies de l'Est Sauvage » – Mes vies profanes », 2005 – poésie, Editions Axa, Botosani.

6. « Je vois le Seigneur et n'en meurs pas – d'Autres vies », 2005 – poésie, Editions Axa Botosani. Les deux derniers recueils, parus en édition unique, ont été nominés pour le Prix de la Filiale Iasi de l'Union des Ecrivains de Roumanie, en 2005.

7. « Le Pèlerin d'Aqualung », 2008 – poésie, un livre de poésie galerie d'art, avec l'artiste plastique Pauna Dumitrescu, Editions Integral, Bucarest, livre distingué par le Prix « Mihai Ursachi » de la Filiale Iasi de l'Union des Ecrivains de Roumanie.

8. « La anul, la Ierusalim, o carte », L'année prochaine, à Jérusalem, un livre, 2009 - essai, analyse, critique littéraire, mémoires, Editions de la Bibliothèque de la Bucovine « I. G. Sbierea », Suceava, le dessin de couverture étant de Devis Grebu.

9. « Caietele Anul Paul CELAN » Les Cahiers L'Année Paul Celan (coordination), 2009, Bibliothèque de la Bucovine, Suceava. Un choix de textes signés par le chercheur et historien Lucian Zeev Herscovici (Jérusalem), l'historien Alexis Nouss (Cardiff), Norman Manea (New

York), Andrei Oisteanu, Andrei Corbea, Angela Furtuna, Delia Esian et altri.

10. « Monica Lovinescu. Est-etica, vol. 1, Geneze » Monica Lovinescu, Est-éthique, 1er vol., Genèses, 2012, critique littéraire, essai, publication, Editions Vinea (volume sous l'égide de la Bibliothèque de la Bucovine, le Conseil départemental de Suceava). Dessin de couverture de Devis Grebu et photos de Dinu Lazar, Bucarest. Ce livre fut récompensé par le Prix de l'Essai de la revue « Convorbiri Literare », en 2013.

11. « Post-hypnotice », 2013, Post-hypnotiques – poésie, Editions Le Temps, Iasi. Livre récompensé du Prix « Cezar Ivanescu » de l'Union des Ecrivains de Iasi, en 2014.

12. « Misterele de la Ilisos », Les Mystères d'Ilisos, 2015 – poésie, Editions Vinea, Bucarest, nominalisation pour le Prix de la Filiale Iasi de l'Union des Ecrivains de Roumanie, pour le Livre de Poésie, 2015.

13. « Primul meu Kaddish », Mon Premier Kaddish, 2016 – poésie, Editions Integral, Bucarest, nominalisation pour le Prix de l'Union des Ecrivains de Roumanie, Filiale de Iasi.

14. « Elegii din Infern », Elégies de l'Enfer, 2016 – poésie, Editions TipoMoldova, Iasi.

15. « Elegiile de la Stalingrad », Les Elégies de Stalingrad, 2017 – poésie, Editions Vinea, dessin de couverture et arts graphiques du Maître Devis Grebu.

16. « Pursânge astral », Pur-sang astral, 2017 – poésie, dessin de couverture et arts graphiques Raluca Arhire, Editions Vinea.

17. « La Ville Blanche », Poèmes et Chants-poèmes incantatoires, traduits du roumain par Constantin Frosin, Editions Vinea, Bucarest, 2017.

Références

« Le mouvement anarchique des particules avant-gardistes, est introduit dans l'atelier d'un orfèvre. L'artifice défiant, vrai bijou non sans stridences lucidement dosées et minutieusement manœuvrées, a l'air d'être greffé sur une substance généreuse, de taille à en dégager l'aura vitale, comme une section toute particulière du monde, comme toute œuvre poétique qui se respecte, doit l'être. Nous voyons en Angela Furtună une poète d'avant-garde, à qui il convient d'accorder toute la considération. La production tout à fait mûre d'Angela FURTUNĂ est une des créations importantes de la poésie roumaine de nos jours » (**Gheorghe Grigurcu**, sur *La Roumanie Littéraire*, 2005).

« Ce qui intéresse et attire chez cette autrice, est « le voluptueux miroir » de la mémoire individuelle où se développe, par des images tantôt véhémentes, tantôt nostalgiques, ou alors tantôt délicates, tantôt atroces, toute une histoire de « l'Est sauvage », surveillée et interrogée par un esprit toujours en alerte, incitant sans discontinuer le langage – surtout le langage de l'intellect – à rendre visibles « les formes invisibles d'identité ». Les textes d'Angela Furtună constituent ce « cocktail explosif » mentionné quelque part par l'autrice, ce concert post-dodécaphonique où la fragilité de la beauté humaine se trouve dans un continu contrepoint avec la massivité de l'horreur, de l'inférieur et du démoniaque » (**Ioan Moldovan**, sur *Familia*, 2002).

« *Les post-hypnotiques* nous plongent dans la luxuriance d'une aventure poétique et intellectuelle hors du commun, entreprise avec acuité cérébrale et talent tumultueux, avec un admirable courage de la solitude, à une époque où la Poésie se voit brutalement évacuée à la périphérie de l'existence quotidienne, dominée par un féroce pragmatisme myope et mercantile. Le dialogue avec Brancusi, le paysan d'Olténie, qui a hypnotisé la planète et a érigé la Colonne de l'Infini de l'esprit vers l'illimitation de nous et au-dehors de nous, sert comme un exemplaire stimulant lyrique non seulement à la rêveuse Kamakura, qui règne sur la postérité et sur le présent, mais aussi à ses apprentis en beauté, réflexion et rêverie. Je me réjouis donc que de notre Suceava commune, il nous vient ce message séduisant de créativité et que la signataire m'a fait l'honneur d'une solidarité téméraire et inébranlable. Je la remercie encore et encore, à cette occasion festive. Mes félicitations, et mes meilleurs souhaits. Norman Manea (2015) ». (**Norman Manea**, *Correspondance*, 2015).

« Angela Furtun est une poétesse forte, d'une profonde et non truquée intellectualité, douée d'une infatigable imagination, ainsi que d'une grande disponibilité affective » (**Simona-Grazia Dima**, sur *La Roumanie Littéraire*, 2006).

« Peu intéressée par les dernières modes poétiques opérant plutôt avec des sensations qu'avec des sentiments, Angela Furtună écrit une poésie anti-canonique, élégiaque-méditative, intériorisée, d'où ne s'absentent pas pour autant les accents de révolte ou la grimace sarcastique, et les sentiments sont toujours filtrés par la réflexion ». (**Octav Soviany**, *Convorbiri Literare*, 2016).

« Une constante de la poésie d'Angela Furtună, remarquée dans ses recueils précédents également, est l'hyperbolisation de sentiments et états d'âme quotidiens, à l'échelle infinie de l'univers. Un passage naturel, en douceur, du minuscule à l'infini, du personnel à l'universel, où les tons mineurs deviennent une symphonie de l'univers, le naturel quotidien muant hyperboliquement en une question de l'espace infini ». (**Tudorel Urian**, sur *Viata Româneasca*, 2017).

« L'origine de la poésie d'Angela Furtună provient d'une hypermnésie, de l'art dévastateur de tout se rappeler, dans les moindres détails. Des restes de temps et de vie incomplètement assimilés dans l'être, refont surface et s'attaquent au temps présent. L'espace est corrosif, la pensée enlaidit l'expression du visage, ne lui permet pas de retrouver la sérénité. Le combat avec le temps est perdu d'avance, mais la poésie sauve tout ce qui n'a pas été vécu, la poésie sauve les sens perdus et change le cours des ratages ». (**Serban Axinte**, sur *Convorbiri Literare*, 2017).

editura vinea

rédaction bucaresst :

nicolae tzone

str. mitropolit antim ivireanul, nr. 45,

ap. 5, sector 5, bucaresst 040111

téléphone : 0040.723349138

e-mail : edituravinea@yahoo.com

rédaction paris :

miroń kiropol

e-mail : edituravinea@yahoo.com

achevé d'imprimer en novembre 2017